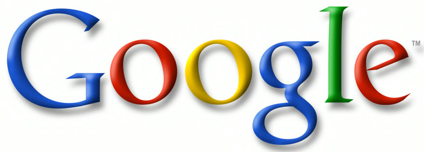
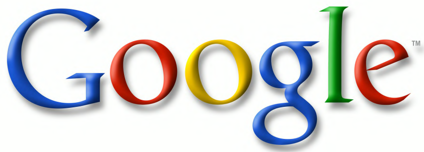
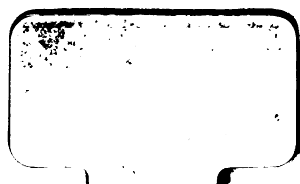







TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA



LES SUNAMITES

AU

PALAIS ROYAL

LE
PALAIS ROYAL

DEUXIÈME PARTIE

LES SUNAMITES

O tempora! ô mores!... Cicero et Martialis



A PARIS
AU PALAIS-ROYAL D'ABORD ET PUIS PARTOUT
MÊME CHEZ GUILLOT,
LIBRAIRE, RUE DES BERNARDINS

1790

SUJET DE LA SECONDE ESTAMPE

Le Cirque

On voit ici les quarante-huit SUNAMITES, dont chacune est indiquée par le même chiffre qui la désigne dans la table.



Le C



irque.

TABLE DES MATIÈRES

—

LES SUNAMITES

1 *Sunamite.* Clovise,
2 Serpentine,
3 Rosalie.
4 Fanchette.
5 1.re 14.ne Œillette,
6 et Rose.
7 Aurore,
8 et Jasmine.
9 Amande,
10 et Giroflée.
11 Amaranthe,
12 et Violette.
13 Piramidale,
14 et Pensée.
15 Basilique,
16 et Balsamie.
17 Lilette,

18			et Tubéreuse.
19	2.de	14.ne	Capucine,
20			et Centaurée.
21			Lavande,
22			et Julienne.
23			Muguette,
24			et Jacinthe.
25			Narcisse,
26			et Blanchette.
27			Belle de jour,
28			et Belle de nuit.
29			Printanière,
30			et Antomnette.
31			Soucie,
32			et Liserone.
33	3.me	14.ne	Bleuette,
34			et Barberose.
35			Tulipette,
36			et Genetine.
37			Pivoine,
38			et Muscadine.
39			Orange,
40			et Grenade.
41			Piédalouette,
42			et Fraisée.

43	Abricote.
44	et Framboisine.
45	Pêchette,
46	et Félicité.
47	Reineclaude,
48	et Rosemauve.



AVIS

Nous venons de parcourir une épineuse carrière!... Que de petits catons de vingt ans auront froncé le sourcil!... — Qu'est-ce que cette brochure? Des historiettes scandaleuses de personnes très-peu intéressantes!... A quoi s'est-il occupé là!

Que de choses nous aurions à te répondre, sage prématuré!... qui te crois un aristarque, parce que tu as déjà fait tomber dix tragédies?... D'abord, celles dont je t'ai parlé, sont des françaises... Sais-tu tout ce que ce nom a de glorieux! Ensuite, elles auraient été des citoyennes... — Des citoyennes!... — Pourquoi ne le seraient-elles pas?... Ha! c'est qu'une aristocratie corruptrice avait avili toutes les classes de la société... Nous posons en fait, que si notre admirable Révolution se consolide, comme il y a tout lieu de le croire, elle élèvera tellement l'âme à tout ce qui porte le nom de Français, que dans dix ans, on ne trouvera plus de filles publiques, ni de SUNAMITES, ni de BERCEUSES, ni de CHANTEUSES, ni de CONVERSEUSES, comme celles

dont nous avons parlé, comme celles dont nous allons tracer l'histoire. Les mœurs vont s'épurer, ô chers concitoyennes, et cet ouvrage, publié, non pour divertir les sots, égayer les fous, émoustiller les libertins ; mais pour montrer à quel point effrayant nous en sommes, cet ouvrage sera pour la postérité un monument historique, comme les *Satires* de *Juvenal*, et les *Épigrammes* de ce *Martial* omniloque, sans lequel on n'aurait pas le vocabulaire secret des latins!... Nous ne prétendons pas à cette dernière gloire! Notre style est sévère et châtié : Tout le monde peut nous lire...

Nous vous saluons, sage lecteur, après cette espèce de *Mercuriale*, que nous faisons aux petits catons, graves effétés : Hélas! on dirait qu'ils semblent ne redouter les tableaux voluptueux, que par la rage de l'impuissance!

LE

PALAIS ROYAL

PAR UN INDAGATEUR

DEUXIÈME PARTIE

LES SUNAMITES AU PALAIS ROYAL

PRÉAMBULE

CONCLUSION DE RENAUDETTE

Nous avons dit que nous ne parlerions pas des *filles communes* du Palais-Royal. Nous les passons donc, à l'exception d'une seule, *Renaudette.* Cette jolie créature, qu'on a vue cet été de 1789, en caraco rayé, et en blanc, cet automne, a paru si jolie à un provincial, qu'il l'a tirée du grand commun, pour la remettre au particulier. Elle voulait résister, l'homme étant dans sa trente-cinquième année, et la délicate Renaudette n'ayant de goût que pour les adolescents. Mais cet homme, tenace dans ses goûts, qu'il s'embarrasse peu qu'on partage, ayant

emmené Renaudette chez lui par ruse, il lui signifia, qu'il la voulait garder. Elle résista, il la fit mettre en cage; et toutes les fois qu'elle résiste, ou qu'elle veut s'en aller, quatre grillages latéraux, artistement faits, se lèvent, et la petite personne se trouve encagée. Rien n'y fait. Mais on la tient là, sans manger, jusqu'à ce qu'elle se mette à la raison. L'homme lui a déclaré, que s'il ne craignait pas de lui gâter la peau, il la ferait passer par les verges, au moindre caprice. Il espère de parvenir enfin à la rendre douce, et il se propose de la mener partout avec lui. Quand il la quitte, ce qui est rare, elle est enfermée. Voilà tout ce que nous avons su, par Doris, de cette fille mutine.



LE CIRQUE

—

Nous avions fait un délicieux dîner, chez un ami, avec beaucoup d'étrangers, et une jeune personne charmante. Nous ne sortîmes de cette maison qu'à huit heures, et nous nous rendîmes au Palais-Royal, devenu le centre de tous les amusements. Le cirque était ouvert. Nous y entrâmes.

La majesté de la salle, le charme de l'orchestre, la légèreté des danseuses, la beauté, l'élégance des spectatrices, tout contribuait à donner à ce beau souterrain un air magique : la curiosité était attirée par les jeux, par les cafés, par les cabinets commodes, qui pouvaient servir de retraite à la volupté, même à l'amour.

Après avoir tout examiné , vers les neuf heures, au moment où toutes les femmes honnêtes sortaient pour aller à leur soupers fins, nous remar-

2

quâmes qu'il ne restait que les *filles* : nous les observâmes curieusement, en notre qualité d'indagateur.

LA CICERONA DU CIRQUE.

Une d'entre elles, au long visage, nous parut de bonne amitié. Nous l'abordâmes. Elle en parut flattée. Nous avions fait dans le cirque une sorte de sensation, et la préférence que nous paraissions donner à *Maîne,* sur une foule de belles, étalées ou dansantes, dut exalter sa vanité... (Soit dit sans en marquer nous-mêmes)!... Nous sondâmes sa tournure d'esprit. Elle nous parut gaie, et plus instruite que les filles ordinaires. Nous lui exprimâmes une velléité de connaître... Aussitôt la très-prévenante Maîne, allemande d'origine, nous offrit d'être notre *Cicerona,* et de nous instruire de tout ce que nous voudrions savoir.

La première *fille* qui nous frappa, ce fut une enfant de douze à treize ans, si jolie, si délicate, si modeste, quoi qu'ayant l'air d'une enfant gâtée, que nous ne pouvions nous lasser de la considérer. L'Alsacienne au long visage, nous dit : — C'est par celle-là que je vais commencer. Son vrai nom est *Clovise;* son nom de guerre, *Sirène.* Je sais tout ce

qui la regarde, parce que je suis bien avec celle qui l'a mise dans le monde. C'est une jolie *fille* de dix-huit ans, mais qui n'en paraît que seize : elle se nomme *Javote*, et son nom de guerre est *Serpentine*. Écoutez-moi. Je ne me servirai que de leur vrais noms.



PREMIÈRE SUNAMITE

—

CLOVISE ET JAVOTE

Une mère assez laide avait épousé un joli père. Ils avaient fait une jolie enfant, qui ressemblait au dernier. La mère était bien fière d'avoir fait plus beau qu'elle, et on n'imagine pas les peines qu'elle prenait à parer sa fille. Elle ne la perdait pas de vue ; elle la tenait toujours à côté d'elle. Précaution fort sage ; mais qui ne fut pas suffisante !...

Madame *Legrand*, au moment où sa fille atteignit sa douzième année, avait pris pour cuisinière, une petite villageoise assez jolie, qu'on lui recommanda fort, parce qu'elle était d'honnête famille. M. et Madame Legrand, qui étaient marchands, vinrent, comme tout le monde, s'établir au Palais-Royal. Là, ils envoyaient *Clovise*, avec

2.

Javote, se promener dans le jardin, pour fortifier sa santé. La fille, domestique, avait environ seize ans, elle s'enjolivait à vue d'œil; Clovise, à douze ans accomplis, annonçait la beauté la plus complète.

Javote était honnête mais le spectacle continuel qu'elle avait sous les yeux, de *filles* qui ne la valaient pas, superbement parées, lui faisait faire des réflexions. Elle en causait même avec Clovise. Elles remarquaient ensemble, comme ces *filles* étaient suivies des jeunes gens. — Elles sont bien heureuses ! (disait Javote ! — Oui ! (répondit Clovise): Elles vont où elles veulent ! et moi, pour venir seulement ici, il faut le demander pendant une heure ! — Ho ! vous, votre Maman vous aime, elle vous accorde tout; si vous faites quelque chose de mal, c'est moi qu'elle gronde. — Oui; mais à force de me choyer, çà m'ennuie ! J'aimerais mieux moins d'amitié, et plus de liberté. — Vous avez raison ! mais si vous étiez donc comme moi, toujours méprisée, toujours grondée ! On ne souffre pas, sans peine, que je mette un fichu blanc, des bas, des chaussures propres. Voyez donc ç'te chiffon ! ça se croit jolie !... (dit votre mère). Et votre père, qui se sert des mots les plus avilissants ! qui me fait m'abîmer les mains à lui décrotter ses

habits et ses souliers! — Ha dame, Ma'm'selle, vous êtes servante vous!

Ce mot fit rougir Javote. — Tu me le payeras! (pensa-t-elle). Dès ce moment, Javote résolut de perdre la fille unique des ses maîtres. Elle dissimula; mais elle chercha l'occasion de la faire souvent gronder, par une mère qui l'idolâtrait. C'est qu'ensuite, Madame Legrand demandait presque pardon à sa fille, et causait cent fois plus de mal, que sa réprimande n'avait produit de bien. On réparait le petit désagrement causé à la jolie Clovise, par mille complaisances, surtout par la promenade. Javote, qui voulait la perdre, et rendre cette fille chérie son égale, employait tous les moyens pour rendre sa jeune maîtresse ingrate, insolente. Elle réussit au point, que la mère ne savait que devenir. Elle pleurait : ce qui ne faisait qu'impatienter Clovise plus que tout le reste; elle en était dépitée.

Un jour, la méchante Javote dit à Clovise : — Vous êtes bien bonne, Ma'm'selle! faites une escapade! On ne vous retient comme on fait, que parce que vous êtes jolie, et que vous êtes pucelle : dès que vous aurez sauté le pas, on ne fera plus tant attention à vous : C'est comme vos fourreaux, auxquels on vous oblige de bien prendre garde le

premier jour, et, dès qu'ils ont une tâche, on ne vous dit plus rien !... Clovise se trouva convaincue par ce raisonnement à sa portée. Il fut convenu que Javote sortirait, qu'elle se ferait demoiselle du Palais-Royal, et que, comme il y en avait de l'âge et de la taille de Clovise, la petite Legrand irait avec Javote, dès que celle-ci serait placée.

Javote, à la première querelle, demanda son compte. On la prit au mot, en apparence ; mais comme elle était recommandée, on se promettait de lui faire grâce, à la première marque de repentir. La petite, son argent reçu, fit son paquet, e l'emporta, sans être visité, ce qui mit dans une furieuse colère contre elle.

Dès le lendemain soir, elle vint tousser, suivant qu'il était convenu avec Clovise, aux environs de la boutique. Elle était mise comme une déesse, en fourreau de linon, doublé de rose, et coiffée du dernier goût. Ce qui la rendait jolie comme Vénus !... Clovise profita de la distraction de sa mère, pour s'échapper sans permission, et courir au jardin, le long du cirque à droite, en entrant par le Palais. Elle demanda Javote à elle-même, en l'abordant ? La fille éclata de rire, et fut reconnue. — Ho ! que tu es belle ! — Tu le seras bien davantage ! (lui répondit Javote, en la tutoyant pour la première fois) ;

tu me surpasseras autant que tu me surpassais : Tous les hommes seront fous de toi, comme ils le sont de moi. En ce moment, un vieux débauché s'approcha. Javote le repoussa dédaigneusement. Un beau jeune homme survint. Elle lui prit le bras, et s'en fut avec lui, en disant à Clovise : — Adieu, ma bonne amie ! Demain, je te dirai bien des choses !

Clovise s'en revint tout émerveillée. Elle trouvait Javote adorable ; et l'idée qu'elle la surpasserait, lui tournait la tête. Ce fut au milieu de ces réflexions, qu'elle se retrouva auprès de sa mère.

On lui demanda sévèrement d'où elle venait ? C'est que le père avait reconnu la toux de Javote. Clovise baissa les yeux, et ne dit mot. Sa mère l'embrassa. Mais il était l'heure de fermer, et quand on fut à la maison, le père gronda fort, et voulut savoir la vérité. Il ne la sut qu'à demi. Sa colère alla jusqu'à vouloir donner un soufflet à Clovise, que sa mère préserva, en la cachant dans son giron. La petite Legrand prit en ce moment sa résolution.

Le lendemain, à l'heure du dîner, se trouvant seule à la maison, elle fit une malle de tout ce qu'elle avait de mieux, prit de l'argent, cacha tout cela dans un petit cabinet, dont elle emporta la

clef, et vint à la boutique. Elle attendit le soir avec impatience. Vers les dix heures, Javote toussa faiblement. Le père n'était pas là : Madame Legrand était occupée. Clovise se glisse, court à son ancienne servante, et lui dit : — Il n'y a pas un moment à perdre : vite un fiacre ; courrons à la maison ; mon paquet est fait ; je quitte, et vais avec toi. Javote lui prit la main, et sans lui répondre, se mit à courir avec elle. On prit un fiacre au Château d'eau : Le cocher descendit les cassettes (car la petite en avait rempli deux), et on s'éloigna, sans être vues du voisinage.

Javote mit Clovise chez la même *maman*, Celle-ci fut enchantée d'avoir une si jolie personne ! Comme c'est depuis la *Révolution*, il n'y avait pas encore de règle. On s'inquiéta peu si Clovise était pucelle ou non. Cependant Javote, qui l'était encore elle-même, dit que sa Compagne ne l'était plus. Elles couchèrent ensemble avec un vieillard, qui paya gros ; mais Clovise ne le vit pas. Cet homme ne leur ôta qu'un peu de fraîcheur, car il était incapable.

Le lendemain, Clovise fut parée. Elle était ravissante. Elle voulut aller au Palais-Royal, où personne ne la reconnut. Il est vrai qu'elle ne passa pas devant la boutique de son père. Elle alla seulement à

la porte vitrée qui donnait sur le jardin, pour voir quelle mine on faisait. La mère avait les yeux rouges. Le père était accablé. Javote savoura sa vengeance. Mais bientôt, craignant que sa compagne ne s'attendrit, elle éclata de rire, et l'entraîna en courant. Elles accueillirent deux jeunes fats, et Javote voulait sortir du jardin avec eux; mais Clovise préféra de se promener et de voir le monde. Elles ne rentrèrent qu'à onze heures.

On les mit coucher ensemble, avec un vieillard qu'on ne laissa pas voir à Clovise.

Tous les jours, depuis un mois, se sont passés comme ces deux-là. Javote fait tout ce qu'elle peut, afin qu'un libertin déflore Clovise, avant elle-même ; mais la petite, qui n'est pas encore formée, outre qu'elle n'a pas de goût pour les hommes, offre de trop grands obstacles. Elle est passionnée pour la danse du cirque, et c'est ce qui la retient dans son état, qu'elle aurait déjà quitté. Elle a refusé d'être entretenue très-avantageusement. Elle a proposé à sa place, Javote, qu'elle appelle sa sœur. Mais, deux hommes riches, instruits de sa conduite envers Clovise, ont pris la servante en aversion.

Ils n'ont pas tort! Il n'est rien d'infâme qu'elle le chercha à faire faire à Clovise, par les hommes; mais celle-ci oppose son innocence, sa beauté : les

hommes sont si touchés de la jeunesse et de la naïveté de cette enfant, qu'ils la respectent... »

En ce moment, Javote arriva.

Tenez, voilà Javote! (nous dit l'Alsacienne au long visage). Nous la regardâmes. Cette fille était jolie ; mais elle avait l'air bas. Il était onze heures : on sortait.

Nous priâmes l'Alsacienne de nous accorder sa compagnie, au cirque du jeudi suivant, et nous procurer un entretien avec Clovise et Javote, ce soir-même. Elle alla aussitôt les prévenir. L'orchestre jouait la retraite : les danses étaient dissoutes, et nous donnâmes la main à la jolie Clovise, ainsi qu'à Javote. Nous marchâmes, en faisant à la première, des compliments d'un air qui déguisait nos sentiments intérieurs. Arrivés dans la cour, nous leur offrîmes de les ramener dans notre voiture.

L'envie d'aller en carrosse les détermina. Nous savions la demeure de M. Legrand, père de Clovise, marchand connu. Un mot à notre cocher nous fit remettre, non-seulement à sa porte, mais dans sa cour. Nous savions, par expérience, qu'on ne se reconnaît pas facilement le soir, quand on est venu en carrosse. Nous prîmes l'escalier, sans que Clovise s'aperçût qu'elle était chez elle. Notre laquais monté avant nous, vint nous recevoir un

flambeau à la main, après avoir prévenu les parents. Nous étions au milieu de la salle de M. et Madame Legrand, avant que sa fille et Javote l'eussent reconnue. Ils parurent. Clovise fit un cri, et courut se jeter dans les bras de sa mère. Javote fut prête à s'évanouir. Nous la soutînmes. M. Legrand, quoiqu'un peu sévère, alla embrasser sa fille dans les bras de sa femme. — Ha ! bon père ! (s'écria Clovise d'elle-même), jamais je ne te donnerai plus de chagrin !

On ne remit pas Javote. On lui montra le plus grand respect. Elle était tremblante. Clovise qui nous parut très-spirituelle, en cette occasion, sentit qu'il ne fallait rien dire. Elle appela Javote *Madame ;* et celle-ci ne prononça pas un mot. Nous engageâmes les parents à l'indulgence éclairée ; nous leur fîmes sentir la nécessité de mettre leur fille, soit au couvent, soit, et mieux encore, dans une pension sûre de jeunes demoiselles. Clovise elle-même goûta notre motif qu'elle pénétra. Nous sortîmes ensuite avec Serpentine.

Lorsque nous fûmes dans la voiture, cette fille se jeta dans nos bras en nous disant : — Vous pouviez me perdre, vous ne l'avez pas fait ! ha ! que vous êtes bon ! Nous lui fîmes des remontrances graves et nous la conduisîmes de son

aveu, dans une pension rue de Luxembourg.

En allant l'y voir le lendemain, nous y trouvâmes Clovise. Nous prîmes en particulier Serpentine, et nous lui dîmes que la moindre imprudence de sa part, serait sans miséricorde... Qu'est-il arrivé? Serpentine (c'est le nom qu'elle porte dans la pension), a été changée par les instructions de la maîtresse, et elle est à présent le plus ferme appui de la vertu dans le cœur de Clovise. Elle voulait aller se jeter aux genoux de ses anciens maîtres et leur demander pardon. Nous l'en avons empêchée. Nous laissons dans l'obscurité ce qui s'est passé dans la rue Beaujolais, où les deux jeunes filles ont demeuré pendant leur fuite...

Clovise rentrera bientôt chez ses parents, qui ont une fille de boutique aussi aimable que Javote, par la figure, mais infiniment plus méritante, pleine de talents utiles, de qualités estimables et une vertu à toute épreuve... Parents, qui avez des enfants, prenez garde aux mœurs de vos domestiques (1)!

(1) C'est un grand mal qu'il y ait des filles publiques; mais c'est un mal nécessaire! On nous a dit que le *district de Notre-Dame* avait chassé toutes les *filles publiques* de son ressort. Nous désirons que les

On peut regarder Clovise ou Sirène, Serpentine ou Javote comme les deux premières Sunamites; mais en voici d'autres plus réelles.

mœurs actuelles deviennent telles que cette proscription soit sans inconvénient.

TROISIÈME ET QUATRIÈME SUNAMITE

ROSALIE ET FANCHETTE

Le jeudi, l'Alsacienne nous attendait. Elle vint à nous, dès que nous parûmes.

« — Je me suis doutée (nous dit-elle), que vous voudriez savoir des aventures et les terminer, comme j'imagine que vous avez terminé celle de Clovise et de Javote-Serpentine ! je gage que vous avez eu la fleur de cette enfant... je veux dire Clovise. Nous répondîmes que cela n'était pas dans notre caractère. — Il en sera ce qu'il en doit être. Mais je vous procurerai une ample moisson. Car non-seulement je vous ferai les histoires, mais je serai votre agente et j'attirerai au cirque, toutes celles que je saurai dignes de vous des deux manières. — Bien !

» — Vous voyez (reprit Maine), ces deux jeunes filles ? — Elles sont charmantes (répondîmes-nous, et ne paraissent pas plus de quatorze ans. — Elles en ont quinze et sont à la fin de leur noviciat. — Comment de leur noviciat ? — Oui. Elles sont chez une femme qu'on nomme la *restauratrice*. — Je ne connaissais pas encore ce genre-là, et je ne croyais pas que les deux titres de femme de plaisir et de restauratrice pussent jamais s'allier ! — Ils s'allient très-bien par l'art de Madame *Janus*, qui a plus de quarante jeunes filles de cet âge, prises dans les faubourgs et les provinces : car rarement elle se fournit de filles nées au centre de la ville. Tenez, elle les a toutes amenées aujourd'hui voir le cirque. Je vous les détaillerai tour à tour.

» Rosalie, cette petite brune aux couleurs un peu ternies, mais qui les avait d'une extrême fraîcheur, il y a six mois et *Fanchette* cette blonde encore vermeille, sont des *Sulamites*. — Des *Sunamites* donc ! — Soit. Le métier de Madame Janus, ancienne femme de charge d'un médecin célèbre, est de restaurer les vieillards. Elle leur donne deux de ses élèves qu'elle tient dans une grande maison bien arrièrée, au-delà du boulevard. Elle les nourrit des aliments les plus sains, et

les fortifie par un exercice journalier. Elle prend un louis par nuit. Chaque fille a six francs, et elle douze. Les premières fois, elle est là. Le vieillard est mis par elle dans un bain aromatique. Elle l'essuie elle-même avec la main, qu'elle roule sur son corps, jusqu'à ce qu'il soit d'une propreté complète. Cela fait, elle lui met une muselière solide et le couche avec les deux Sunamites, dont la peau touche exactement la sienne. Il s'entrelace dans les deux vierges (car il faut qu'elles le soient).

» Une fille ne peut servir que huit nuits de suite. On en substitue deux autres et les deux premières se reposent, en prenant des bains les deux premiers jours, et en se divertissant les autres, pendant quinze ; car il faut à un vieillard trois paires de filles.

» On a la plus grande attention à les conserver vierges, vu que cette qualité perdue, elles deviendraient nuisibles, surtout pendant la grossesse. Si un vieillard jouissait d'une fille, il se ferait beaucoup de mal ! et en outre, il perdrait une somme déposée dès le premier jour. Une fille sert depuis sa nubilité déclarée, jusqu'à trois ans au-delà. Plus tard, elle dominerait le vieillard et repousserait ses *effluences,* sans *influer* en lui, si elle était neuve ; et si c'était une de ses anciennes Suna-

mites, elle lui *réinfluerait* les humeurs *peccantes*, qu'il lui aurait *influées*. Une fille peut servir un an au plus en l'employant tous les jours... Voilà sans doute ce que vous vouliez savoir?

» Rosalie et Fanchette sont deux cousines, prises à l'extrémité du faubourg *Saint-Antoine*. Elles ont été achetées par Madame Janus à l'âge de quatre ans, d'une femme qui les conduisait, après la mort de leurs parents à l'hôpital général. Madame Janus qui avait dès lors ses vues, vit ces deux enfants qui pleuraient; elle s'informa. La femme lui dit, que l'une était fille de ce malheureux jeune homme du faubourg, qui aimait sa sœur et qui l'avait poignardée : c'est Rosalie; et d'une fille, que cette sœur honnête avait substituée à sa place, dans une occasion périlleuse; l'autre, de la sœur elle-même et d'un amant.

» Surprise un jour par ce furieux, elle ne le calma qu'en promettant de coucher avec lui la nuit suivante. Ils convinrent entre autres du silence. Fanchette avait une amie appelée Rosalie, qui ne haïssait pas le frère cruel. Cette sœur infortunée se jeta dans ses bras, lui fit sa confidence, et parvint à la déterminer à coucher avec le furieux. Elle espérait les marier un jour. Pour mieux cacher son jeu, et pour tenter les remords dans le

cœur de son frère, Fanchette, adorée d'un amant aimé qui n'osait l'épouser de peur d'être tué par son beau-frère, voulut qu'il couchât avec elle et se livra... Les deux amies devinrent enceintes. Le frère barbare crut avoir joui de sa sœur, qui le supplia de lui sauver l'honneur en la mariant. C'était ce qu'elle avait espéré. Mais le féroce ne voulut jamais y consentir. Fanchette épousa néanmoins son amant en secret. Les deux amies accouchèrent le même jour. Fanchette, de Rosalie, Rosalie, de notre petite Fanchette. Quelque temps après, le frère, voyant sa sœur familière avec son mari, et ayant été pressé d'épouser Rosalie, eut des soupçons qu'il éclaircit, en écoutant un entretien entre elles. Dès qu'il sut que la petite Rosalie, qu'il adorait, n'était pas sa fille; mais seulement sa nièce, et qu'il était père avec une autre, il sortit de sa cachette, et trouvant sa sœur seule, il la poignarda. On sait qu'il ne chercha pas à se sauver. Il se jeta aux genoux de Fanchette expirante, lui demanda pardon, but de son sang, et monta sur les toits. Là, prêt à se précipiter, parce que dit-il, une fille comme sa sœur ne devait pas être déshonorée par un rompu, il eut la singulière attention de ne vouloir blesser personne. Il cria *gare* trois fois, et ne se précipita que lorsqu'il vit la place vide.

» Tel fut le récit qu'on fit à Madame Janus en lui cédant les deux orphelines pour six francs pièce. Je dis les deux orphelines. Rosalie, mère, mourut de douleur, et l'amant de Fanchette alla sur mer où il a péri. Les deux petites, abandonnées de tout le monde, furent laissées à une fruitière allumetière, qui ne put les nourrir plus d'un mois, et qui ne reçut les douze livres. que pour se dédommager de sa dépense.

» Madame Janus éleva ces deux enfants de la manière la plus saine et elle en a fait ce que je vous ai dit.

» Rosalie et Fanchette sont les *restauratrices* d'un vieillard, qu'elles ont tellement fortifié, qu'il les a possédées toutes deux à une époque différente. Madame Janus en a été furieuse! Elle les a ôtées du nombre de ses Sunamites, a placé sur leurs têtes l'amende encourue par le vieillard, leur donne encore le coucher et la table, mais les laisse libres comme vous voyez. »

Nous remerciâmes l'Alsacienne au long visage de son intéressante narration, pendant laquelle Madame Janus était partie avec ses élèves, et nous joignîmes les deux ex-Sunamites, résolus de leur être utiles à la manière de notre ancien ami l'auteur des *Nuits de Paris*.

Nous mîmes tant de politesse dans notre abord, que nous nous conciliâmes la bienveillance des deux jeunes filles. Elles consentirent à sortir avec nous, et nous les reconduisîmes chez Madame Janus dans notre voiture.

Arrivés dans une maison riante et commode, nous y remîmes les deux jeunes filles à la dame elle-même, qui, nous voyant jeunes, nous offrit une liaison de cœur avec l'une ou l'autre de deux ex-Sunamites. Nous la remerciâmes, en lui disant, que nous avions une amie adorée. Ce qui nous attira des louanges de sa part, et de celle des deux jeunes personnes. Nous offrîmes néanmoins d'être utiles à Rosalie et à Fanchette de la manière qu'on nous indiquerait. Nous sortîmes après avoir promis de venir le lendemain de bonne heure, afin de voir toutes les Sunamites avant le départ de celles en exercice.

— Voilà des choses étranges (diront nos lecteurs de province et même ceux de Paris). — Oui ! elles sont étranges ! mais elles sont vraies. Nous avons fait insérer il y a quelque temps dans certain journal, un article singulier pour y préparer.

PREMIÈRE QUATORZAINE

—

LES SUNAMITES EN EXERCICE

Nous étions chez Madame Janus avant sept heures du soir. On sait que les Sunamites servent huit jours et se reposent quinze. Il le faut pour qu'elles soient saines. Conséquemment, il est nécessaire qu'un seul vieillard ait six filles. Aussi Madame Janus n'avait que sept pratiques. Mais elles étaient excellentes ! Les vieillards donnaient trois louis par nuit, les deux couples qui se reposaient étant payés comme celui de service.

On nous montra d'abord les quatorze Sunamites qui devaient partir à neuf et dix heures, pour leur destination. *Œillette* et *Rose* allaient chez un vieux financier. *Aurore* et *Jasmine,* chez un homme empourpré. *Amande* et *Giroflée,* chez

un vieux duc. ***Amarante*** et ***Violette,*** chez un maréchal de France. ***Pyramidale*** et ***Pensée,*** chez un médecin millionnaire. ***Basilique*** et ***Balsamie,*** chez un agioteur. Enfin ***Lilette*** et ***Tubéreuse,*** chez un vieux tontiniste que sa famille voulait conserver longtemps.

Nous observâmes, en riant, qu'on pourrait laisser mourir tous ces gens-là au terme fixé par la nature. — Il est vrai (nous répondit Madame Janus); mais ces richards alimentent un établissement qui peut être utile quelque jour, à nous conserver des hommes précieux. Et elle cita plusieurs noms. Nous fûmes obligés de convenir qu'elle avait raison.

Remarquons ici, que si Madame Janus, avait été connue plutôt, elle nous aurait conservé Voltaire, Rousseau, Diderot, Dalembert; plus anciennement, Montesquieu, Fontenelle. Combien d'honnêtes pères de famille, d'hommes utiles à l'État, elle aurait pu conduire à une vieillesse expérimentée!... Consolons-nous pour l'avenir! Dès qu'un citoyen sera nécessaire à la nation, Madame Janus le fera vivre tant qu'il faudra sans sacrifier ses Sunamites... Revenons.

Nous priâmes les premières Sunamites, qui partaient à neuf heures, de vouloir bien nous faire un

abrégé de leur histoire; afin que nous les immortalisions dans l'utile ouvrage que nous publions aujourd'hui. Rose s'approcha de nous. C'est une jolie blonde, brillante comme la fleur dont elle porte le nom.



CINQUIÈME ET SIXIÈME SUNAMITE

—

ROSE ET SA COMPAGNE ŒILLETTE

» — Maman Janus (nous dit-elle), ne veut que des enfants indépendantes, pour être plus tranquille, et ne point essuyer de réclamation désagréable. Je suis fille d'une demoiselle bien née, âgée de quinze ans, qui, ayant donné un rendez-vous à son amant dans un grenier, dont il y avait deux clefs, y fut singulièrement surprise. Mon papa, homme grand, fort et vigoureux, avait reçu au même lieu, un rendez-vous d'une baronne très-aimable et très-voluptueuse. Mais *Adélaïde de T*** de R****, ma mère, l'avait devancée ; la baronne qui avait un amant en titre, qu'elle trompait, entendant respirer, crut que c'était lui ou ma

grand'mère qui l'épiait. Elle tâta et trouvant une robe de soie, elle se retira doucement. En descendant elle trouva l'amant de ma mère qui montait, et qui lui baisa la main. Le prenant pour le sien, elle le conduisit dans son appartement, trouvant plaisant de tromper la jalouse chez elle tandis qu'elle l'attendrait au grenier.

» Cependant, le père d'Adélaïde monta doucement au rendez-vous de la baronne. Il arriva sans bruit et ayant entendu respirer la craintive Adélaïde, il alla droit à elle. Il eut bien quelques surprise, causée par le sens du tact ; mais à cent lieues de la vérité, il n'imagina rien.

» Les choses faites, il descendit et alla se mettre dans son cabinet. Un instant après, il entendit rentrer quelqu'un. Il regarda et vit sa fille, en désordre qui prenait une lumière, et demanda de l'eau. Il la vit... ensanglantée : mais il ne soupçonna rien.

» Après le souper, il eut occasion de voir la baronne, qui lui parut embarassée. C'est qu'elle s'était aperçue que ce n'était pas son amant qu'elle avait voulu favoriser. Le jeune homme en la reconnaissant s'était dérobé. Il avait été se cacher dans le grenier, où il avait entendu les exploits de son rival sans le savoir. Il l'avait suivi, en sortant,

et l'avait reconnu ; il avait vu ensuite Adélaïde et l'avait également reconnue. Il avait frémi, et s'était bien gardé de se montrer ! Le vicomte père, fut bien étonné d'apprendre que ce n'était pas la baronne qu'il avait possédée !... Mais il n'en sut pas davantage.

» Le jeune amant, de son côté, ne dit mot à sa maîtresse. Elle ne lui avait encore rien accordé ; il l'évita... Elle devint grosse, et elle l'en informa par une lettre... La réponse du jeune J***, fut la vérité. Il offrait la preuve de tout. Adélaïde au désespoir, eut la force de questionner adroitement son père et la baronne ; elle ne fut que trop confirmée dans la vérité ! Elle résolut de détruire son fruit... Mais les moyens se réussirent pas. Elle eut alors le bonheur de pouvoir consulter le médecin, chez lequel était maman Janus. Cet habile homme l'empêcha de prendre des drogues et lui promit de l'accoucher secrètement.

» On réussit à cacher la grossesse à l'aide du médecin, qui traita d'une prétendue maladie ; et qui, lors de la crise, usa de son crédit pour engager à lui confier la malade pendant six semaines.

» Adélaïde accoucha de moi chez le médecin. Maman Janus me reçut, et prit soin de mon enfance. Je lui dois la vie. Car dans un moment où

l'on m'avait laissée auprès de ma mère, elle voulut m'étouffer. Heureusement que maman Janus rentra! Elle m'emporta et me donna une nourrice qu'elle a payée. Ainsi je lui appartiens.

» Voilà toute mon histoire. »

Nous priâmes aussitôt Œillette de nous faire son récit. — Je n'ai pas (nous dit-elle en rougissant), le talent de narrer comme ma sœur Rose. Elle sait tout ; qu'elle raconte pour moi.

— Je le veux bien (s'écria Rose).

« Œillette est ma sœur de père. Elle est fille du vicomte et de la baronne. Celle-ci se trouvant grosse, et non-remariée, jugea très-à-propos de cacher la maternité. C'est une femme esprit fort ; elle ne rougissait pas de son état, devant ses connaissances intimes. Mais ma grand'mère maternelle lui fit entendre, qu'ayant des filles, ma mère et une autre, il fallait éviter de les scandaliser. Ce fut ce qui détermina la baronne, à se rendre chez le docteur notre protecteur primordial, pour y accoucher de ma sœur. Ce fut environ trois mois après ma naissance.

» La baronne était brune et jolie comme sa fille. Maman Janus qui dès ce temps-là, prévoyait son établissement actuel, s'en chargea volontiers. La baronne donnait la paternité à son amant, et celui-

ci en était tout glorieux; mais après la naissance d'Œillette, les traits de mon père étaient si visiblement amalgamés à ceux de la baronne, qu'on n'osa pas montrer l'enfant au père putatif; on lui dit qu'Œillette était morte.

» Nous avons été élevées ensemble jusqu'à présent. Maman Janus s'étant établie, elle nous a fait voir à nos mères, et leur a demandé leur consentement, pour faire de nous ce qu'elle en fait. Elles l'ont donné parce que ni l'une, ni l'autre n'étaient dans le cas de nous prendre avec elles.

» Le vieux financier chez lequel nous allons étant venu ici, il nous choisit, ma sœur et moi. Il voulut savoir notre histoire à toutes deux, et il fut enchanté de nous avoir préférées par hasard, et de ce que nous étions presque du même sang, quoique de chevelure différente. Il dit aussi que notre origine donnerait plus d'énergie et d'activité à nos *effluences*.

» Je vais remplir ici une tâche désagréable, de peur que mes compagnes ne la négligent. Je prendrai sur moi de vous donner les détails de la restauration. Nous avons le vieux financier.

» A notre première entrée chez lui, nous étions instruites par maman Janus. Ainsi, nous ne fîmes point de sottes difficultés. Il se mit au lit au milieu

de nous, s'entrelaçant de son mieux. Je vous assure que c'est une grande peine surtout en été! Il faut toute l'amitié que nous portons à maman; et le besoin que nous avons de nous faire un sort, pour nous obliger à supporter la fatigue, l'insalubrité, la singularité... les dégoûts de notre emploi! Un vieillard... qui tousse... crache... mouche... sue... et fait mille autre choses... non moins désagréables!... Ha!... Enfin, nous le faisons, et nous aspirons au moment de notre liberté, comme des prisonniers à la Bastille, à voir le jour. Je vous assure que nous ne ferons pas comme Rosalie et Fanchette, et que jamais nous ne gagnerons le dépôt! »

Ainsi parla Rose.



SEPTIÉME ET HUITIEME SUNAMITE

—

AURORE ET JASMINE

— Et vous, mes belles? (dîmes-nous aux deux Sunamites, qui s'approchèrent de nous, au moment où Rose cessa de parler). Aurore prit la parole :

« Nous sommes aussi deux sœurs (nous dit-elle), Jasmine et moi, qui avons été choisies par un cardinal. Je commencerai par l'histoire de ma sœur : car je suis bien sûre que, pour tout au monde, elle ne voudrait pas la raconter... Nous sommes nées chez le médecin dont Rose vous a parlé : ma sœur est fille d'une duchesse, séparée de son mari, et qui avait entre autres, pour amant, un batelier très-beau garçon (1). S'étant trouvée

(1) Une chanson du temps célébra cette comique

prise, elle vint accoucher chez le médecin. Des ordres exprès étaient donnés d'enlever l'enfant, aussitôt après sa naissance, de le porter au père, resserré dans une étroite prison, de le massacrer devant lui, et de lui battre les joues des membres sanglants de l'innocente créature. Cela fait, on devait l'envoyer aux mines.

» Une furie titrée peut donner de pareils ordres, l'intérêt peut engager à promettre de les exécuter; mais l'humanité en empêche : on trompe la mégère et l'on reçoit son argent. Ce fut ce qui arriva. Jasmine fut remise à maman Janus. qui la fit élever. On montra au monstre-mère, les membres d'une enfant morte naturellement et disséquée. Jasmine grandit avec moi. »

Mon histoire est liée avec la sienne.

» Je fus la cause innocente du malheur qui menaça les jours de ma sœur, en naissant. Le beau batelier, qui avait donné dans l'œil de la duchesse,

aventure :

Les Marigniers de la Gueurnouillère,
Vantez qu'ça fait d'jolis-garçons !
Ça vous a ç'tour, et des façons
Qu'on n'dirait pas des gens-d'-rivière ;
Les pauvres flyes du Gros-cayou
N'en ont pas à-moiquié leû sou, etc.

en était aimé, comme un nègre suscrite, ou comme un animal de travail : la dame, pour elle-même, non pour lui, fournissait à l'instrument de ses plaisirs tout ce qu'il pouvait désirer. Le batelier était Monsieur, et il avait quelquefois du bon temps. Ce fut dans une veine de tranquillité, que passant un jour, en carrosse, par la rue *Dauphine*, en habit de joûteur, c'est-à-dire, en veste et culotte blanches bien justes, avec une ceinture de soie, il aperçut la jolie *Aurore*, ma mère, dans la boutique de son père, marchand fourreur. Il descendit, et il entra pour la voir mieux. C'était l'été; il y avait peu d'ouvrage ; Aurore était seule. Le jeune homme était superbe ! Son habit provoquant laissait voir les signes du désir. Il interpella d'amour la belle Aurore, qui ne put résister... Je ne sais si ce fut à la première, la seconde, ou la troisième visite ; car il n'en rendit que trois.

» L'infidélité fut découverte. La duchesse dissimula, vis-à-vis de ma mère. Au moment des couches elle la fit enlever, et conduire chez le médecin : les mêmes ordres furent donnés contre moi, que contre ma sœur Jasmine. On devait également faire périr ma mère. Mais le médecin était trop honnête homme pour cela. Il meurt assez d'enfants, sans qu'on en tue. La duchesse se crut

satisfaite. Mon père a été aux Iles, où il est peut-être encore.

Puisse-t-il un jour me reconnaître »!



NEUVIÈME ET DIXIÈME SUNAMITE

—

AMANDE ET GIROFLÉE

Deux belles filles se présentèrent, après la blonde Aurore et la brune Jasmine. On observe que les Sunamites sont toujours brune et blonde. Amande, qui va parler, est de ce dernier genre, et Giroflée du premier.

« — Comme nos quatre premières compagnes, nous sommes nées sous les yeux de maman Janus, Giroflée et moi. Nos mères étaient deux sœurs, et nous n'avions qu'un seul père : c'était un petit abbé, maître de musique et d'instruments.

» Nos mères étaient filles d'un riche marchand drapier de la rue Saint-Denis. Elles étaient jolies ; et pour l'âge, à un an de distance l'une de l'autre.

Ma mère était l'aînée. Blonde comme son père, elle était indolente et voluptueuse. Le petit abbé la cajola, et parvint à la posséder, malgré les attentions d'une mère surveillante. Mais si ma mère esquiva les regards de sa maman, elle ne put se dérober à la curiosité de sa sœur cadette. Celle-ci fut donc souvent témoin des délices que goûtait et que procurait son aînée. Elle fut tentée par là.

» Un jour que ma mère fut menée en visite par sa maman, la cadette dit à l'abbé : — Est-ce que je ne vaux pas ma sœur, que vous la traitez seule en grande fille? Elle est blonde et belle ; je suis brune et jolie : elle est langoureuse et tendre; je suis vive et pétillante. Elle n'eut pas besoin de pérorer plus longtemps.

» Elle fut assimilée à sa sœur, cette fois-là seulement. Car peu de jours après, on s'aperçut de la grossesse de l'aînée. On s'informa. L'abbé fut expulsé.

» Le médecin de maman Janus, l'était de la maison : il fut consulté. Il promit de tenir tout bien secret. Ma mère fut mise chez lui, où elle accoucha.

» Elle n'était relevée que depuis quinze jours, quand on s'aperçut que la cadette en tenait à son tour. On la mit en pension, comme sa sœur, et

Giroflée vit le jour... Maman Janus nous a élevées, comme ses filles : elle nous a laissé voir nos mères, autant que celles-ci l'ont voulu, et comme toutes deux sont avantageusement établies, elles nous font chacune une pension viagère, sur leurs épargnes.

» Nous avons à restaurer un vieux duc bien dégoûtant. Avant nous, il se faisait appliquer sur le corps, des pièces de veau ; mais cela ne vaut pas notre chair, dont la douce chaleur lui a déjà rendu la moitié de ses forces. Il redevient libertin, et nous avons beaucoup de peine à nous en défendre ! Mais maman lui a bien dit, l'un de ces jours, que s'il s'échappait, il perdrait de deux façons, le dépôt d'argent, et la vie qu'il aime si fort ! »

Nota. Il est de la plus grande importance, de ne pas donner aux jeunes filles, pour maîtres de musique, des abbés poupards : qu'on prenne des femmes ; on donnera par là un état convenable à certaines *Émérites,* qui ne savent que devenir, et l'on évitera des périls devenus trop fréquents. On doit se rappeler, en frémissant, le petit abbé, maître de musique, qui se fit sauter la cervelle, au Palais-Royal, après un bon dîner.

ONZIÈME ET DOUZIÈME SUNAMITE

—

AMARANTHE ET VIOLETTE

« — Nous ne sommes pas nées chez maman Janus, et nous ne sommes pas sœurs, Violette et moi (dit la blonde Amaranthe); mais je me rappelle que nous étions deux voisines, dans notre enfance, et que nous étions bien mises. Je crois me souvenir que mon père était orfèvre, ou horloger, et celui de ma compagne, notaire; car il y avait des armes du roi, ou panonceaux dorés à leur balcon... à moins que ce ne fût au nôtre : tout cela est fort confus dans ma mémoire, et ma compagne, un peu plus jeune, ne se souvient de rien du tout.

» Nous avions environ trois ans, quand une femme, que nous avions coutume de voir vendre

des balais de plume, nous trouva devant notre porte, bien parées : elle nous donna des bonbons, nous fit passer par une allée qui sortait dans une autre rue, et nous emmena (disait-elle, aux *Tuileries*. Elle nous fit monter dans un fiacre, ce qui nous plut beaucoup, et nous roulâmes. Je me rappelle que l'allée où nous descendîmes était fort laide et fort obscure. On nous porta au cinquième, on nous régala, on nous coucha, et le lendemain, on nous emmaillotta, on nous garda quelque temps ainsi, et on nous porta chez maman Janus, à laquelle on nous laissa.

» Nous lui avons demandé depuis, si on lui avait donné quelques renseignements à notre sujet. Non, loin de là ! On lui déguisa notre âge d'un an ; on nous livra nues, c'est-à-dire, avec une mauvaise chemise et une mauvaise portion de couverture ; on nous dit filles de pauvres gens. Maman Janus nous questionna ; mais elle ne put rien tirer de nos réponses obscures : nous confondions ce qui s'était passé depuis notre enlèvement, avec ce qui nous était arrivé chez la vilaine femme,

» Maman Janus nous trouvant passables, pour la figure, nous éleva comme nos compagnes, et nous lui devons tout. »

Voilà ce que nous apprit Amaranthe, pour elle et

pour sa compagne, en y ajoutant seulement, que le vieux maréchal de France qu'elles conservaient, les aimait beaucoup, et qu'il avait promis de les établir. Mais nous leur fîmes donner tous les renseignements topographiques possibles, et d'après ce qu'elles nous dirent, les jours suivants, nous avons fait des recherches. Nous avons trouvé une allée qui aboutissait dans une petite place : des orfèvres, un notaire. Nous nous sommes enquis, et nous avons découvert, qu'on avait perdu, dans deux maisons voisines, douze ans auparavant, une fille d'orfèvre, blonde, de trois ans, et une fille de notaire, brune, d'une charmante figure, de deux ans et demi ; que ce jour-là, ces deux enfants essayaient des bijoux de grande valeur, avec lesquels toutes deux étaient disparues ; qu'elles étaient reconnaissables à une marque, ou agrément : la blonde à côté de l'œil gauche ; la brune, au coin de la joue droite, et qu'elles se nommaient, la première, Sophie, la seconde Éléonore. Nous revînmes voir les deux jeunes filles, que nous sommes sur le point de faire reconnaître. Si nous y parvenons, et que nous puissions les rendre à leurs parents, nous ne serons pas tout à fait inutiles au monde, et c'est notre unique sujet de gloire.

TREIZIEME & QUATORZIEME SUNAMITE

—

PYRAMIDALE ET PENSÉE

Aussitôt après le récit des deux Sunamites précédentes, deux autres s'avancèrent, et Pyramidale la brune prit la parole.

» — Pour nous, Monsieur, nous sommes cousines, et nos parents sont bien connus : si nous avons une existence, nous la devons à maman Janus. Ma mère est femme d'un décroteur, à l'île Saint-Louis, et celle de Pensée est chiffonnière. C'est ma tante, dont le mari est roux; mais sa fille est une jolie blonde, comme vous voyez.

» Ma mère me portait auprès de mon père, et me laissait sur le rebord du trottoir. Ma tante mettait ma cousine auprès de moi, et nous restions là

toutes deux, commençant à nous traîner. Un jour, il passa sur le pont une dame en voiture, qui dit à une autre : — Regardez donc ces deux enfants! Cette femme-là, noire et laide, les a volées; il n'est pas possible qu'elles soient à elle! Ma mère les entendit, et elle leur dit des injures. Peu de jours après, les deux dames repassèrent encore; ma mère était absente; elles envoyèrent mon père en commission, en le payant d'avance, et dès qu'il fut parti, elles nous prirent, et nous emportèrent, en nous donnant des bonbons.

» Je ne sais où l'on nous mena; mais le soir, on vint prendre mon père et ma mère, mon oncle et ma tante, et on les conduisit au Châtelet. Ils furent interrogés, le lendemain, à notre sujet. Ils offrirent toutes les preuves possibles que nous étions leurs enfants. On les fit sortir, en leur offrant tel dédommagement qu'ils voudraient, et deux dames se trouvèrent là, qui proposèrent de se charger des deux petites. Mais ma mère et ma tante se mirent en colère, et jurèrent qu'elles ne nous cèderaient pas. Tout ce qu'on put leur dire ne servit de rien. Il fallut nous rendre.

» Dans ce même temps-là, ma mère et ma tante entendirent parler de maman Janus, par la femme dépouilleuse d'enfants, qui avait volé mes deux

camarades Amaranthe et Violette ; et ma mère dit à ma tante : — On nous prendra toujours nos petites ; donnons-les à la bonne Madame Janus. Ce qui fut exécuté. On nous apporta ici; maman Janus nous accepta, donna dix louis à nos mères, et nous a élevées comme si nous eussions été ses filles.

Nous fîmes des questions aux deux jeunes filles sur la femme, amie de leurs mères, qui avait enlevé Amaranthe et Violette. Mais elles ne purent nous en rien dire. Pensée nous parla facilement du vieux médecin, qui faisait une pension à leurs parents, et qui devait les établir toutes deux, en cessant de les employer.

C'est par les parents de ces deux Sunamites que nous avons découvert la voleuse. Elle demeurait rue *Tirboudin :* elle était à l'extrémité quand nous l'avons trouvée ! Elle faisait le prêt sur gages depuis son vol. Nous avons pris sur nous de la dénoncer, et à sa mort on a mis les scellés sur ses effets, pour assurer la restitution du prix des bijoux. Nos vues sont remplies : on a trouvé des preuves du vol des deux enfants, par certains effets, et après avoir tout recouvré, les parents d'Amaranthe et de Violette ont fait un présent à ceux de Pyramidale et Pensée.

QUINZIEME ET SEIZIEME SUNAMITE

—

BASILIQUE ET BALSAMIE, LILETTE ET TUBÉREUSE SUPPLÉANT A ROSALIE ET FANCHETTE, RETIRÉES.

Nous vîmes, avec surprise, s'avancer quatre Sunamites à la fois : c'étaient celles qui partaient les dernières.

» — Nous avons toutes quatre la même histoire (nous dit Basilique la blonde ; l'autre blonde était Lilette). Nous sommes d'une ville de province, et nées de la plus singulière aventure ! Nos mères ont été obligées de venir ici, maman Janus les a cachées et secourues ; elle nous a gardées, et nous lui appartenons. Aussi lui sommes-nous soumises, car nous n'avons qu'elle au monde... Mais revenons à notre origine.

« Il y avait dans notre ville de province, un libertin célèbre, appelé *M. Priape*. C'était un bel homme, fort riche, qui avait des goûts singuliers, et des fantaisies plus singulières encore. Ce M. Priape s'avisa, au carnaval, de donner un bal, où toute la ville devait être admise, nobles, robins, bourgeois, artistes, artisans, vignerons, manœuvres : il annonça que c'étaient, non des saturnales, mais une fête d'*égale humanité ;* ce fut son mot. Il s'informa de toutes les jolies pauvres, et il leur fit faire à chacune, pour son bal, un habit complet, depuis la chemise jusqu'aux chaussures ; le tout fort propre, et fait avec goût. Au jour indiqué, toute la ville se rendit au bal des *égaux :* on y servit une collation : les nobles, un peu dédaigneux, paraissaient hésiter de se mettre à table : Priape les railla et les fit rougir. Il se mit lui-même à une table de vignerons et d'artisans, avec sa sœur et sa mère. Ces deux dames étaient les plus impertinentes femmes du monde ; mais voyant Priape assis, elles restèrent avec lui, pour qu'il s'avilît moins. Les bourgeoises, d'un autre côté, dédaignaient encore plus les vigneronnes et les artisanes. Priape observait tout cela.

Après la collection, l'on se masqua : Priape avait choisi douze jeunes rustres, très-bien faits, dont

lui seul connaissait le déguisement, et il leur avait promis de leur livrer les douze plus belles dédaigneuses, sa sœur en tête, à la condition qu'ils les traiteraient en nouvelles mariées. Les rustres, en conséquence, devaient se ménager au souper qui partageait le bal en deux, vers minuit. On dansa... Les douze dédaigneuses avaient un petit bout de rose à leur habit.

» A minuit donc, après une danse animée, où les hommes bien nés s'étaient fait connaître, par le parler guiorant du bal, on se mit gaîment à table, sans penser à la dérogeance. Pendant le souper, Priape fit une fausse confidence du déguisement des femmes, à douze, tant bourgeois que robins et gentilshommes, tous jeunes et pétulants. Il fit mettre l'habit désigné à douze servantes choisies, auxquelles il recommanda d'imiter leurs maîtresses et de se laisser faire. Il payait leur complaisance. Une autre confidence était également faite aux dédaigneuses, sur l'habit des douze plus beaux jeunes gens comme il faut et sur le silence obstiné qu'ils devaient garder. Chacun de ces jeunes gens était l'amant aimé de chacune des belles.

» Tout cela disposé, le bal recommença. Les rafraîchissements étaient agréablement mixtionnés ; on avait beaucoup bu et mangé fort ; la joie et la

volupté circulaient dans les veines : les servantes étaient choisies bien faites ; les demoiselles avaient un habit moins élégant... Tout réussit au malin Priape : les douze belles furent égarées dans des chambres, au fait desquelles on avait mis les rustres et les servantes ; les belles demoiselles furent traitées étonnamment, et on leur enleva un bijou à chacune ; les servantes furent surprenantes par leur fraîcheur, et pareillement elles enlevèrent chacune un bijou aux galants. Tout le monde fut comblé.

» Le bal finit au jour, et les acteurs se retirèrent pour aller dormir.

» Le lendemain soir, Priape réunissait encore tout son monde, non pour danser — on s'en était donné pour deux jours, — mais pour souper. C'était le mardi soir. Ici, les rangs ne furent plus confondus ; les demoiselles s'assirent avec les nobles, les robines avec les robins, les bourgeoises avec les bourgeois, etc. Enfin les servantes étaient derrière leurs maîtresses, pour les servir, comme les laquais servaient leurs maîtres. C'était ici la soirée des confidences. Chaque fat favorisé la veille par une laveuse de vaisselle était *turgi* de bonheur et de gloire : chaque belle, qui croyait avoir été vigoureusement aimée, faisait la petite minauderie

de la manière la plus piquante. Après le souper on causa, chaque amant avec sa belle, qu'il remercia de son bonheur. La belle, en rougissant, pria son amant d'être discret sur le gage qu'il lui avait enlevé. L'amant n'entendait pas. On s'expliqua. Il demanda celui qu'on lui avait pris et qu'on lui nia. Grand étonnement! Priape guettait. Il eut l'art de séparer les douze belles de leurs galants ; il ordonna ensuite aux douze rustres de passer devant les belles, le gage visible ; tandis que d'un autre côté, les douze servantes passèrent également devant leurs petits maîtres, en montrant les gages attrapés. Ce fut un grand étonnement pour les douze paires d'amants! Les demoiselles ne sonnèrent mot. Mais les jeunes gens parlèrent. On ne put néanmoins démêler le fond de cette aventure.

» Quatre demoiselles, des douze, devinrent enceintes, ou du moins furent seules qui le parurent. Persuadées, par les entretiens qu'elles avaient eus avec leurs amants, que ce n'étaient pas eux qu'elles avaient favorisés, elles vinrent à Paris cacher leur faiblesse amoureuse. Ce sont nos mères. Quant aux servantes, elles accouchèrent presque toutes dans la ville, en nommant le père de leur enfant, et déclarant la manière dont il avait été conçu. Elles étaient payées par Priape.

» Ce fut alors comment les jeunes gens des deux sexes connurent comment ils avaient été joués par cet homme. Un d'eux le guetta, et un beau soir lui donna son passe-port pour l'autre monde... Mais admirez la malice de Priape! Il avait prévu le coup! Dans son testament il faisait des legs aux douze demoiselles; il motivait ces legs du tour qu'il leur avait joué; nommant aussi les douze rustres qui avaient obtenu les faveurs des douze belles, et laissant à chacun une vigne avec une pièce de terre!

Ce testament fit le plus grand bruit! La sœur du testateur, qui seule pouvait le faire casser (c'est ma mère), en demanda l'exécution et se contenta de ce qui lui restait, tous les dons prélevés.

» Voilà l'histoire de notre naissance à toutes quatre. Vous connaissez ma mère qui m'a promis que j'aurais ma part dans la fortune de mon oncle. Balsamie est fille d'une demoiselle de grande condition, qui s'est mariée malgré son accident, à celui qui la devait épouser; elle a laissé son legs à sa fille. Lilette est petite fille d'un président, par sa mère et Tubéreuse, d'une héritière bourgeoise qui s'est également mariée. Les huit autres belles ont caché leur état, ou n'ont reçu qu'un coup d'épée dans l'eau. Quant aux enfants des servantes, cha-

cune de celles-ci s'est mariée à un des douze rustres qui tous, excepté un seul, père de Balsamie, ont adopté l'enfant. On les dit tous jolis garçons et filles. Adieu. »

Basilique en achevant, partit avec ses quatre compagnes pour aller, les deux premières, chez leur riche agioteur, les deux autres chez leur vieux tontiniste. Ces deux veillards doivent (dit-on) assurer un sort convenable à leurs aimables prolongistes.



SECONDE QUATORZAINE

—

DES SUNAMITES EN EXERCICE

Nous fûmes quelques jours à rédiger les histoires des quatorze premières Sunamites. Cependant nous retournâmes chez Madame Janus, avant que le tour des quatorze suivantes fût arrivé. Mais nous ne les trouvâmes pas. — C'est qu'elles prennent leur leçon de berçage (nous dit Madame Janus). — Qu'est-ce que cela, Madame ? — Ha ! ha ! vous ne savez pas tout ! J'ai différentes pratiques pour l'agrément et la conservation de la vie. J'ai des *Sunamites*, comme femme-médecin-prolongiste. J'ai des *berceuses*, pour d'autres hommes, qui veulent jouir, et ne s'embarrassent pas tant de prolonger la végétation animale. J'ai des *chanteuses*, qui vont chatouiller l'oreille des volup-

tueux, passionnés pour la musique. J'ai des *converseuses*, pour ceux qui aiment la conversation, et je forme mes élèves à ces différents talents, d'après leurs dispositions. Celles qui vous racontent les histoires, sont des élèves pour la conversation. Celles qui ont de la voix seront chanteuses. Celles qui ont le talent du tact au degré le plus parfait seront berceuses. Toutes apprennent la *danse* en perfection ; et toutes commencent par être Sunamites.

Nous fûmes émerveillés de tout ce que nous disait la bonne dame Janus, et nous sentîmes que tout cela pourrait être légitimé par l'intention et par l'usage... En ce moment, les quatorze élèves dont nous devions entendre l'histoire, arrivèrent auprès de nous et Madame Janus nous les nomma dans le même ordre que les précédentes : C'étaient *Capucine* et *Centorée ; Lavande* et *Julienne ; Muguette* et *Jacinthe ; Narcisse* et *Blanchette* ou *Rose-Blanche ; Belle-de-Jour* et *Belle-de-Nuit ; Printanière* et *Automnette ; Soucie* et *Liserone.*

Arrêtons-nous un moment ! Nous parcourons une carrière pénible !... Cent fois la plume nous est tombée des mains... Mais la pureté de nos motifs nous a soutenus..... Non ! moralistes sévères, renfermés dans des sociétés épurées, vous ne

connaissez ni le vice, ni les raffinements de la volupté ! Vous voyez le vil intérêt, l'égoïsme impudent, l'amour personnel mal entendu, ces poisons capables de tout corrompre, et vous n'imaginez pas ce qui rend durs les riches, les grands, les heureux. Nous allons vous en dévoiler la cause secrète. Ce sont d'exquises, de coûteuses voluptés, qu'on leur tient à si haut prix, qu'ils se trouvent toujours pauvres au sein de l'opulence... Instruisez-vous, administrateurs, et remédiez s'il est possible !



DIX-SEPTIÈME & DIX-HUITIÈME SUNAMITE

—

CAPUCINE ET CENTAURÉE

La blonde Capucine prit la parole ; et à cette occasion, nous remarquâmes que les blondes, quoique avec moins d'esprit, en général, que les brunes sont ordinairement meilleurs orateurs. Les brunes parlent trop vite ; mais elles écrivent mieux. On sent qu'à tout cela, il est de fréquentes exceptions.

« — Monsieur (nous dit Capucine), puisque maman permet que je vous fasse notre histoire à ma coucheuse et à moi, je le veux bien. Sans doute, qu'en nous trouvant ici, vous deviez vous attendre, que nous ne sommes pas des filles ordinaires, nées tout bonnement dans le mariage, de parents aisés, dont l'union est sanctionnée par toutes les lois ?

» Je suis fille de la fille d'un laitier, et Centaurée est ma sœur et ma tante. Ma mère était passablement jolie ; mais une chose en quoi nous tenons d'elle, ma sœur-tante et moi, c'est qu'elle avait la marche la plus agréable, et la plus jolie jambe de l'Europe. Ce fut cette perfection qui porta jusqu'à la frénésie, pour elle, la passion d'un homme marié, âgé de quarante ans, fort, et si vigoureux avec les femmes, qu'il était redouté de toutes celles qui le connaissaient. Ma mère, ni ma grand'-mère ne pouvaient savoir cela : elles ne le connaissaient pas.

» L'homme amant de ma mère, ne l'eut pas plutôt remarquée qu'il la guetta tous les jours pour la voir passer. Quand elle marchait dans la rue, il la suivait, ravi d'admiration. Il excitait tellement sa passion amoureuse par là qu'il n'en fut plus le maître. Un jour de fête, il s'aperçut que ma grand'mère, et mon grand-père, homme sévère (dit-on), et fort âgé n'étaient pas à la maison. Il observa que tout le voisinage allait à la promenade à cause du beau temps. Il réfléchissait comment il profiterait des circonstances, pour s'introduire dans la maison et en connaître les *agets,* lorsqu'il découvrit, de loin ma mère qui revenait seule. Après s'être assuré qu'elle n'était pas accompagnée, il se

précipita dans l'escalier, qui était obscur, monta un peu plus haut que le premier et attendit la belle. Tandis qu'elle ouvrait, il descendit doucement, entra comme elle, la saisit au premier cri, lui couvrit la bouche d'un mouchoir, referma la porte et menaça de la tuer si elle jetait un cri. Ma mère effrayée, s'évanouit. L'homme en profita pour contenter sa passion. Après quoi, ayant des craintes, il lui lia les mains et les jambes, puis il descendit et s'enfuit dans une maison voisine, d'où il regarda par une fenêtre d'escalier. On ne vit pas que sa victime s'agitât ; mais au bout d'une demi-heure, son père et sa mère parurent avec la sœur aînée, mariée depuis longtemps. Ils rentrèrent. L'homme examinait sans être vu, se cachant dans un cabinet d'escalier, dès qu'il entendait quelqu'un monter ou descendre. Il ne tarda pas à remarquer le trouble de la maison. Le soir venu, il vit encore plus à son aise, aux lumières. Ma mère pleurait. On la déshabilia et on la mit au lit. L'homme s'en alla.

» Comme il avait été vu de ma mère, il n'osa plus reparaître dans le quartier. Il tremblait même dans les rues et dans les jardins publics. Il changea tout son habillement, prit perruque, et alla jusqu'à se déguiser en femme pour voir passer ma mère.

» Elle cessa de paraître au bout d'un temps. L'homme employa tous les moyens pour savoir ce qu'elle était devenue. Il se mit en marchande d'huîtres et monta pour en offrir. A la porte, avant de frapper il entendit ma grand'mère qui grondait, en disant : — Vous voilà grosse! Pardi! on repousse bien un homme quand on le veut; mais votre grossesse prouve qu'il ne vous était pas inconnu! Ma mère pleurait. La marchande d'huîtres ne se montra pas; elle en savait assez. Mais elle était furieuse contre ma grand'mère, et elle se promit de la punir en la traitant comme sa fille.

» L'occasion s'en présenta bientôt. Mon grand-père mena ma mère prendre l'air à la campagne, de grand matin, pour toute la journée. L'homme observa que la sœur aînée accompagnait son père et sa sœur, et que la mère restait seule à la maison. Il la guetta et vers les deux heures, au moment où elle était dans sa cuisine sur le derrière; il vint en femme lui offrir du thym, du laurier, du basilic et de l'ail. Ma grand'mère en acheta. Au moment où elle payait, la prétendue femme se jeta sur elle, et l'effraya tellement, que ma pauvre aïeule perdit connaissance. L'homme... Vous entendez?..... Ensuite, il..... la lia comme l avait été sa fille et s'en alla... Il en fut quitte pour

ne plus se mettre en femme. Mais grand'mère, qui ne faisait plus d'enfants depuis dix-huit années, devint grosse et accoucha d'une fille qui est Centaurée.

» On me nomma Basilic, à ma naissance, parce que ma mère disait de mon père, que c'était un basilic ; et ma sœur-tante, Centaurée à cause que ma grand'mère en prenait, quand l'homme se jeta sur elle.

» Voilà l'histoire de notre naissance. Le médecin de maman Janus était le nôtre ; il accoucha ma mère, et son amie me garda. Il accoucha ensuite ma grand'mère qui n'avoua pas sa grossesse à son mari, parce qu'il ne la voyait plus ; elle eut Centaurée et maman Janus la garda.

» Depuis son accident, ma grand'mère fut bien plus douce avec maman, qu'elle a mariée. Auparavant, on la voulait mettre au couvent. »

Voila tout.

— Toutes ces histoires sont singulières et même grotesques (dira-t-on). — Soit. Mais pense-t-on que des filles laissées à Madame Janus, pour en faire des *apozèmes* et des *restaurants*, puissent être des filles légitimes ? Tout se correspond ici : la personne et l'histoire.

DIX-NEUVIÈME
& VINGTIÈME SUNAMITE

—

LAVANDE ET JULIENNE

Ce fut ici la brune Lavande qui prit la parole.

« — Notre histoire à Julienne et moi, ne ressemble pas à celle qu'on vient de vous conter. Nous sommes filles d'un cocher, de sa maîtresse, et de la femme de chambre. Mais cela est tellement embrouillé qu'on ne sait laquelle de nous deux est fille de la maîtresse ou de la chambrière.

La marquise de L***, avant de se marier, avait pour galant le secrétaire de son père ! Jamais ils n'avaient été au dernier point ; mais ils avaient usé de la petite oie. La femme de chambre, brune et piquante comme sa maîtresse, et du même âge,

c'est-à-dire dix sept ans, était la confidente. On demanda la demoiselle en mariage ; c'était l'intérêt qui déterminait le marquis; c'était la gloire qui déterminait le richard, père de la demoiselle, et c'était l'autorité qui déterminait celle-ci.

» Dès que la belle fut mariée, elle résolut de favoriser son galant. Un jour qu'il était en carrosse avec elle, le cocher les entendit au moment où il venait d'arriver se donner un rendez-vous. Il fut d'abord tenté d'en prévenir son maître. Mais en voyant descendre Madame, il la trouva si jolie, si voluptueuse, qu'il lui vint une autre idée. Il savait l'heure et le lieu du rendez-vous, dans son grenier à foin ! Il résolut de se parfumer et de remplacer le galant.

» A l'heure indiquée, on ne manqua. Le cocher avait eu soin que le secrétaire ne pût entrer dans la maison, en l'effrayant. Un femme s'approche dans l'obscurité, et fait : — Chut ! — St (répond le cocher en saisissant la belle qu'il ne ménagea pas). Elle se déroba néanmoins, après la chose faite et s'en alla : c'était la femme de chambre.

» — Hé bien (lui dit la maîtresse), y est-il ? — Ha ! je le crois, Madame, qu'il y est ! j'en ai des preuves !... Elle n'en dit pas davantage et elle conduisit sa maîtresse. Le cocher, qui s'était auss

aperçu que c'était la suivante, attendait la dame. Au signal il s'avança, lui prit sa belle main et plein de courage, il lui prouva sa passion... extrême... La petite femme de chambre en était tout émerveillée!... Enfin, on termina, et les deux femmes bien persuadées qu'elles avaient favorisé le secrétaire s'en retournèrent très-contentes.

Or, il arriva que le soir même, le marquis en rentrant, trouva le galant de sa femme, qui rôdait pour s'introduire. Sans le reconnaître, parce qu'il était emmitoufflé, il tomba sur lui l'épée à la main, le prenant pour un voleur. Le secrétaire, plus adroit à l'escrime que le marquis, blessa son adversaire et s'enfuit. Les domestiques accoururent au bruit. Le marquis très-blessé dit que c'était un voleur et on le mit au lit. Il ne vit sa femme que le lendemain.

» La marquise marqua une douleur aussi vive, que si elle avait été fidèle. Son mari presque mourant, lui dit que l'homme ressemblait au secrétaire. La marquise, elle, était convaincue que c'était son galant qui se retirait, lorsqu'il avait été aperçu par son mari. Mais elle garda un prudent silence. Elle en fut bien plus convaincue dans la journée, qu'ayant été chez son père, elle vit le secrétaire légèrement blessé. Elle lui en parla, et

il avoua la rencontre. Il ne se dirent que deux mots. La marquise ignora que son amant n'avait pas été le favorisé. Ce ne fut qu'assez longtemps après qu'ils s'expliquèrent. La marquise consulta sa femme de chambre, qui, voyant que ce n'était pas le galant de sa maîtresse, ne lui cacha plus sa déconfiture. Les deux femmes raisonnèrent à perte de vue. Enfin, Thérèse, la femme de chambre, dit à sa maîtresse : — Mais votre cocher à l'air bien goguenard depuis quelque temps ! Saurait-il quelque chose ? Je verrai cela.

» En effet, elle lui en parla dans la journée. Dès le premier mot, M. le cocher, glorieux de sa double aventure, déclara tout : comment il avait été tenté d'avertir M. le marquis , et comment il avait succombé à la tentation plus forte de posséder Madame... La marquise qui le vit possesseur de son secret prit le parti de la résignation.

» Mais elle devint enceinte. Thérèse aussi. L'une était fille ; le mari de l'autre non guéri, n'ayant pu auparavant déflorer sa femme parce qu'il était blasé, enfin ne l'ayant pas *vue*, depuis son accident. Comment faire ? On consulta le médecin de maman Janus, qui procura les moyens d'accoucher secrètement. La maîtresse et la femme de chambre partirent le même jour, à la même

heure; on nous donna sans examen aux deux nourrices, et nous ne savons pas de quelle mère nous sommes filles... Mais nous avons maman Janus qui nous protége toutes deux également. »

Tel fut le récit de Lavande. Nous lui promîmes de découvrir sa mère, si on nous faisait connaître la marquise et sa femme de chambre. Mais ni la petite, ni sa sœur ne parurent s'en soucier. La crainte d'être fille de Thérèse, leur faisait préférer une incertitude qui leur permettait à toutes deux de se flatter.



VINGT-UNIÈME ET VINGT-DEUXIEME SUNAMITE

—

MUGUETTE ET JACINTHE

La première était vive et charmante ; mais la seconde était touchante et modeste. Elle ne voulait pas que sa blonde compagne fît leur histoire. Mais Muguette lui observa qu'il fallait obéir à maman Janus.

» — Si nous sommes plus particulièrement liées l'une à l'autre, c'est par la seule raison que nous avons le même vieillard. Nous sommes deux enfants que maman Janus a obtenues par protection, tentée par notre bonne santé. On lui remit en même temps deux billets, trouvés sur chacune de nous, et quelques bagatelles en verroterie et cuivre doré.

» Maman Janus nous a élevées avec ses autres protégées, jusqu'à l'âge de douze ans sans parler de nous ; mais à notre douzième année, elle nous fit voir, et en même temps elle montra nos billets et nos brimborions.

« Un jour qu'il y avait grand monde chez son médecin, maman Janus parla de Jacinthe et de moi : on désira nous voir. Elle nous vint prendre, et nous présenta aux dames de la compagnie. Puis elle fit lire nos billets. Une des dames pâlit et parut toute troublée. Maman Janus le remarqua, mais sans faire semblant de rien. Elle se promit d'employer des moyens adroits pour savoir la vérité. Une autre dame, au contraire, après avoir lu mon billet, fut d'une gaieté extraordinaire ; elle m'embrassa, me caressa, me donna des bonbons et ne me quitta qu'avec peine.

» Les deux dames n'étaient point connues personnellement du médecin, chez lequel elles avaient dîné ; c'étaient deux amies communes, qui avaient amené chacune la sienne, sur la demande que celles-ci faisaient depuis longtemps de connaître le docteur. Elles ne sont plus revenues ; mais maman Janus s'est informée, et elle a découvert que l'une est fille d'un homme fort riche, qui avait deux enfants, un garçon et une fille ; que le garçon était

un hypocondriaque, sujet à des accès de fureur, et par conséquent inmariable. Que cependant, on l'avait marié à dix-sept ans; mais la première nuit des noces, il manqua d'étrangler sa nouvelle épouse, qui se sauva chez son beau-père, veuf alors. Elle était si effrayée, qu'elle se jeta toute nue dans ses bras, et voulut coucher dans son lit. Il l'y reçut tremblante, et... la chair parla... Je suis le fruit de cette aventure, à ce que nous présumons. Ma mère n'avait que quinze ans quand elle me conçut... Elle retourna chez ses parents, leur avoua tout, et ils l'obligèrent à cacher sa grossesse. Elle accoucha secrètement, et je fus mise aux enfants trouvés. Le billet est de ma mère. La raison de cette conduite, est qu'on voulait faire casser le mariage.

» Mon père n'avait plus que sa fille; on fut obligé d'enfermer son fils. Il se maria sur-le-champ avec une petite personne fort jolie, mais libertine effrénée, dont le père voulait se débarrasser. On maria la fille de mon père, avec le père de sa femme. Celle-ci, qui avait l'âme vicieuse, se trouvant à la campagne avec son mari, son père et un joli homme, voulut avoir ce dernier. Elle lui en parla. Il ne l'aimait pas; et il adorait au contraire la belle-fille belle-mère. Il lui répondit durement,

que si c'était la fille de son mari qui lui en dirait autant, loin de se faire prier, il serait au comble de la joie et du bonheur ; mais que pour elle, il la regardait comme une messaline. Ce propos mit la petite femme en fureur contre sa belle-fille belle-mère. Elle imagina un tour affreux.

» On était les uns sur les autres à une campagne, où les chambres fermaient assez mal. Le même soir, la belle-mère belle-fille eut soin de bien clore les volets en dehors, pour que le jour ne parût pas, et les rideaux en dedans. Elle avait mis du champagne dans les carafes, au lieu d'eau ; elle avait fait la bacchante, en excitant à boire, et l'on avait bu copieusement. En se couchant la dernière, elle avait ôté tous les pots de nuit, et les avait portés sur une table. Elle se tint ensuite éveillée. Le premier qui se leva fut son mari. Ne trouvant pas le vase, il sortit pour l'aller prendre, et satisfaire au besoin pressant. Le bruit qu'il fit, en se heurtant, éveilla tout le monde, pressé du même besoin. On se leva : les deux maris, la belle-fille belle-mère et le jeune homme. Chacun apporta son vase. La belle-mère belle-fille, qui seule se possédait, se tint à la porte de la chambre du jeune homme, qui trouvant quelqu'un prit l'autre porte, où il n'y avait personne. Il alla se mettre

dans le lit du mari de la messaline. Celui-ci, revenu, et sentant le jeune homme, alla dans la chambre de ce dernier; et comme la méchante courut alors se mettre à la porte de son père, la belle-fille belle-mère, entre auprès du sien déjà rendormi.

» La méchante eut alors la liberté d'aller auprès de son propre père. Elle le fit, mais pour attendre son sommeil, qui ne tarda pas. Alors, elle le quitta, pour se glisser auprès du jeune homme, qui dormait également. Elle se fiait sur les troubles de la nuit pour s'excuser; outre que c'était dans sa chambre à elle, qu'était le jeune homme.

» Cependant le père de la belle-fille belle-mère s'éveille, et trouvant une femme qu'il croyait la sienne, il en use. La jeune dame tressaille pendant l'assaut, et demi-assoupie, se livre d'autant plus vivement, qu'elle désirait d'avoir un fils..... Laissons-les un instant dans la sécurité, pour retourner à la méchante.

» Elle était auprès du jeune homme, embrâsé par un reste d'ivresse. Il est éveillé. Il se trouve après d'une jeune beauté. Il palpe. Charmes parfaits. A quelque chose, il croit, par le tact, être auprès de la belle-fille belle-mère. Il se livre à sa passion. La belle-mère belle-fille, feint de s'éveiller et

de riposter aux caresses de son mari. La possession fut complète.

» En ce moment, le père de la modeste belle-fille belle-mère parla ; sa fille, encore dans ses bras, reconnaît sa voix. — Ha ! mon père ! c'est vous !... Je suis perdue !..... — Ma fille ! au lieu de ma femme !..... Et il saute du lit, fait de la lumière, et ne se trouve pas dans sa chambre; mais dans celle de sa fille !...,. — Silence ! chère enfant ! Le mal est fait; mais il est secret..... Il sort, sa lumière à la main, entre doucement dans sa chambre ; entend..... s'approche, tire les rideaux, et voit son épouse..... possédée par le jeune homme !...

» Celui-ci n'avait pas d'excuse; mais la femme en avait une..... On le renvoie dans sa chambre, où le mari de la belle-fille belle mère était seul. On l'éveille; ils changent de lit, et la méchante feint de gémir.....

» Telle est l'origine de ma compagne. Elle est fille de son aïeul et de sa mère. Pour la méchante, elle a eu un fils qui est gardé dans la maison de son père putatif, parce que celui-ci est mort. Quant à mon amie, elle a été mise, comme moi, aux enfants trouvés, du consentement de sa mère et de son aïeul, pour en être retirée, s'il n'y avait pas d'autres enfants. Il y en a, et nous serions

également abandonnées, sans maman Janus. »

Nous fûmes très-surpris de cette histoire ; mais nous remarquâmes que la modeste Jacinthe ressemblait en tout à sa mère. Elle rougissait, et semblait avoir honte d'elle-même..... Citoyens ! quand une femme est méchante et libertine, il n'est aucune atrocité qu'elle ne puisse commettre. Nous laissons trop de licence à nos femmes, quand elles sont jeunes et jolies ! Les romans, le théâtre, les hommes, tout les corrompt !



VINGT-CINQUIEME ET VINGT-SIXIEME SUNAMITE

—

NARCISSE ET BLANCHETTE.

Le deux jeunes filles qui s'approchèrent ensuite étaient d'une éblouissante blancheur, et sans coloris. La raison que nous en donna Madame Janus, c'est qu'elles étaient plus chéries de leur vieillard que ses deux autres couples, et qu'il les fatiguait davantage. Ce fut Narcisse qui prit la parole.

» — Nous devons plus à maman Janus, que toutes nos compagnes ensemble. Nous sommes les filles d'un homme rompu et brûlé. Nous ne dirons pas si c'est à Paris, ou en province. Notre mère était une jolie femme, et c'est d'elle que nous tenons.

» Avant que notre père se rendit coupable du

forfait qui l'a conduit au dernier supplice, nous vivions dans l'aisance : nous étions parées, jolies, et nos compagnes enviaient notre sort. Mais dès qu'il fut accusé, nous nous trouvâmes plongées dans le mépris. Avant sa condamnation, maman Janus vint à notre secours. Elle offrit à ma mère de nous prendre, ainsi qu'une sœur de trois ans, appelée Aubépine, qui n'est pas encore Sunamite. Ma mère nous donna tout ce qu'elle put nous donner.. Maman Janus nous déroba la connaissance de l'horreur du sort de nos parents. Mais elle nous montra une petite sœur, que ma mère avait faite en prison, non de son mari, déjà mort; mais d'un autre homme, qui lui avait persuadé qu'il fallait devenir grosse, de peur que la précipitation des juges ne la conduisit à la mort. Ma mère s'était rendue à cette raison, et sa maternité, nécessitée, fut si peu une honte pour elle, qu'elles eut les plus honnêtes gens pour tenir sa fille. Cependant on lui en a fait un crime. Mais le ciel est donc complice, car il a départi le plus aimable caractère, et tous les charmes à cette enfant, qui n'est pas encore nubile : elle ne doit être employée qu'avec Aubépine : Elle est brune, et se nomme *Epinevinette*. Les voici...

» Lorsque nous avons été grandes filles, maman nous a données au bon Maréchal de ***, qui veut

bien nous servir de père. Il est si bon à notre égard, que, malgré son grand âge, nous lui sommes tendrement attachées : nous serons ses *Berceuses* un jour. Il nous répète sans cesse, qu'il nous aime comme ses filles. Il nous garde quatre jolis amoureux (car il aura nos sœurs après nous), et il a eu la bonté de nous les montrer. Il veut qu'avant d'être amants, nous vivions ensemble comme frères et sœurs. Nous n'avons rien de caché les uns pour les autres, et chaque fois que nous voyons notre protecteur, il nous permet de nous donner, en nous quittant, un joli baiser... Voilà toute notre histoire. »

La petite Epinevinette, et sa sœur Aubépine, promettaient une beauté complète, supérieure à celle de leurs aînées. Si les circonstances futures nous le permettent, nous donnerons un jour leur histoire. On vient d'entendre qu'elles sont destinées à *conserver* le vieux Maréchal, qui déjà leur fait une pension, dont Madame Janus met le produit en valeur, sa part prélevée, comme il est juste.



VINGT-SEPTIÈME ET VINGT-HUITIÈME SUNAMITE

BELLE DE JOUR ET BELLE DE NUIT.

Deux jeunes Sunamites, de la beauté la plus touchante, l'une blonde, l'autre brune, s'avancèrent modestement, après que Narcisse eut cessé de parler.

» — Nous avions douze à treize ans, (dit modestement la jeune Belle de jour), quand un grand malheur nous arriva... Heureusement que nous avions entendu parler de maman Janus. Nous vînmes la trouver, et nous nous jetâmes à ses genoux.—Que me veulent ces charmantes filles ? (nous dit-elle). — Hélas ! Madame, nous sommes les sœurs de l'infortuné... qui... Notre père et notre bonne mère viennent d'expirer de douleur. Nous savons com-

bien vous êtes bonne, et nous sommes accourues nous réfugier dans vos bras. Maman Janus nous reçut avec une bonté céleste.

» Il y avait à la maison un riche et vieux médecin, qui est l'inventeur du *Sunamisme*. Nous avions parlé si haut qu'il nous avait entendues, ce qui fut peut-être cause qu'il tenta l'essai. Il nous demanda brusquement si nous étions nubiles. Cette question, que nous n'entendions pas, nous fut expliquée par maman Janus. Il nous proposa de coucher auprès de lui, le soir même. Nous rougîmes. — Est-ce que vous entendez malice à ma proposition ? (nous dit-il brusquement). — Mais, coucher avec vous ! (lui dis-je). — Expliquez-leur cela, bonne Janus ! (reprit-il).

» Alors maman nous détailla les vues du vieux médecin, qui mettaient notre vertu en toute sûreté ; elle nous expliqua ce que nous gagnerions : ce qui nous assurait un sort pour l'avenir. Sans comprendre bien parfaitement tout cela, nous sentîmes que les sœurs d'un supplicié n'étaient pas dans le cas de faire les difficiles. Nous nous soumîmes à tout ce que maman Janus lui exposa, lui assurant que ses ordres étaient la meilleure des raisons. Elle nous embrassa, en nous disant que nos intérêts lui seraient toujours chers.

» Nous sommes les premières Sunamites employées, et nous touchons à notre terme. Outre les dons du médecin *Hermippas*, maman Janus nous dote aussi : nous serons *converseuses*,

— C'est que je parle aussi bien que ma sœur (dit Belle-de-Nuit) : Hélas ! après le triste sort... de notre frère, que serions-nous devenues sans l'invention du médecin et la bonté de maman Janus !



VINGT-NEUVIEME ET TRENTIEME SUNAMITE

—

PRINTANIÈRE ET AUTOMNETTE

La blonde Printanière accourut, tenant sa brune compagne par la main.

« — Nous avions un singulier sort! (nous dit-elle). Figurez-vous que nous sommes cousines germaines, Automnette et moi. Je suis riche; elle est pauvre, parce que son père et sa mère n'ont pas de capacités. Nous avons un oncle et une tante riches, qui ne sont pas mariés, et qui vivent ensemble.

» Cette tante est jeune, jolie et coquette. Elle eut l'air de vouloir protéger Automnette. Mais égoïste, née pour elle seule, bientôt elle s'en dégoûta, et après l'avoir placée chez une marchande de modes,

elle la laissa dans la plus profonde misère. Ce fut alors que ma pauvre petite cousine eut recours à ma mère.

» Je puis dire que ma mère est bonne : elle aurait fait tout ce qu'elle aurait pu en faveur de ma cousine, dont le sort me toucha si sensiblement, que je la voulus avoir pour sœur. Mais mon papa haïssait fort celui d'Automnette, qui n'était que son beau-frère. Cette raison fit qu'il fut question de renvoyer absolument ma cousine, et de l'abandonner à son triste sort. Elle fut avertie de chercher. Mais de quoi était-elle capable, à douze ans ?

» J'avais le même âge. Nous nous consultions tous les jours ensemble. Un matin que nous causions, voilà que ma tante la coquette arrive : elle me fit mille caresses, et ne dit pas un mot à ma cousine. Je lui en fis des plaintes. — Bon ! me dit-elle, qu'elle se remue ! Elle est jolie, elle peut trouver ; quand on n'a rien, il ne faut pas être délicate. Un auteur de mes amis m'a menée dîner chez un médecin, dont la gouvernante a besoin de jeunes filles, pour la médecine ; qu'elle y aille. Et elle me donna l'adresse, car elle ne daigna pas dire un mot à la pauvre Automnette. — Pour cela ! (dis-je en moi-même), c'est bien dur !... Je veux te jouer un tour qui te fasse détester de mes

parents!... Hélas! je ne savais pas le mal que j'allais causer!

» Après le départ de ma tante la coquette, je dis à ma cousine : — Tu n'as, en effet, d'autre parti à prendre que celui-là : mais pour te montrer que je ne suis pas dure pour toi, comme ma tante, mon oncle, et mon papa lui-même, je veux t'accompagner, me rendre comme toi, et avoir le même sort. L'amitié sera mon excuse.

» Automnette m'embrassa, transportée de reconnaissance. Nous nous préparâmes. J'écrivis une lettre à mon père et à ma mère, pour les tranquilliser, et je la donnai à la cuisinière de notre maison. Tout étant prêt, nous partîmes, et nous arrivâmes un quart d'heure après chez maman Janus, tout juste au moment où elle était tourmentée par les parents d'un vieux tontiniste. Elle n'avait personne. Nous étions à notre seconde marque de puberté : elle n'eut que le temps de nous faire mettre au bain, d'examiner l'état de notre santé, de nous faire voir à son vieux médecin, et de nous conduire chez le vieillard... Nous lui avions dit que nous étions deux orphelines.

» Cependant notre cuisinière avait égaré ma lettre. Lorsqu'on ne me vit pas le soir, on fut dans la plus cruelle inquiétude! On ne sut ce que j'étais

devenue. Mes parents sentirent, par la privation, combien ils m'aimaient! Ils crurent qu'Automnette m'avait perdue, et mon père, furieux, alla maltraiter le sien. Ils se battirent, et ils sont morts de leurs blessures...

» Ma mère était doublement au désespoir, lorsque la cuisinière retrouva ma lettre et la lui remit. Ma mère y vit que ma jeune tante avait indiqué un endroit pour Automnette; elle crut que nous étions toutes deux dans un mauvais lieu; elle expira en maudissant sa sœur cadette...

» On sut alors où nous étions. Mon oncle le riche, et la mère d'Automnette vinrent nous voir, ainsi que ma jeune tante : maman Janus leur expliqua ce que nous faisions, et on me laissa, parce que je déclarai que je ne quitterais pas ma cousine, que j'aime de plus en plus, à cause de son excellent caractère. Je lui ai promis de partager avec elle ma fortune, dès que j'aurais l'âge. J'ai voulu que ce fût sa mère qui fût ma tutrice, et mon oncle n'est que mon curateur. Nous vivons dans la bonne amitié, fâchées seulement du malheur que nous avons causé à nos parents. Le tontiniste nous aime beaucoup, et nous fait souvent des présents, que nous remettons à maman Janus, et elle les place sur la tête de ma cousine Automnette. »

Cette historiette prouve qu'avec un très-bon cœur et peu d'esprit, on peut faire de très-mauvaises choses!... Parents, ne soyez pas inhumains! vos enfants sont exposés au même sort.



VINGT-NEUVIÈME ET TRENTTIÈME SUNAMITE

—

SOUCIE ET LISERONE.

Les deux dernières de cette soirée s'approchèrent alors, et ce fut la blonde Soucie qui parla.

« Nous sommes deux sœurs. Il y avait, dans une paroisse de Paris, un prêtre, appelé *Beaucousin,* qui possédait la confiance de toute une maison dévote de marchandes de dentelles et de mousselines. On comptait trois filles dans cette maison. L'aînée, grosse brune, fut seule mariée. Elle resta veuve avec trois enfants. — C'est pour chacune un (lui dirent les deux sœurs); car nous ne nous marierons pas.

» La seconde était brune, laide et bossue; la troisième était blonde, avec des yeux de lapin, et la

vue si basse, qu'elle ne voyait qu'à deux pas devant elle : c'était la bossue qui la menait à l'église.

» Elles avaient toutes deux pour confesseur le Beaucousin, bel homme, d'une santé robuste, et très-porté pour les femmes. Cet homme avait une grande passion pour deux choses, une belle gorge, et une jolie chaussure. Les deux sœurs avaient la première; elles étaient infiniment soigneuses de la seconde. Les désirs furent excités. La bossue devint éperdûment amoureuse; mais Beaucousin aurait préféré la cadette. Il s'aperçut que, pour avoir libre entrée dans la maison, il fallait cajoler la bossue. Il le fit; il devint un Dieu pour elle; il en faisait ce qu'il voulait. Il la posséda...

» Un jour, il dit à la blonde, dont la peau délicate l'affriandait : — Je fais amitié à votre sœur; mais c'est vous que j'aime : accordez-moi quelque retour, et nous serons heureux. La jeune personne y réfléchit, et finit par consentir. Elle ne fut pas, comme sa sœur, complaisante à la maison; elle se glissait chez le Beaucousin.

» Les deux sœurs devinrent enceintes. Elles se cachaient l'une de l'autre avec la plus scrupuleuse attention. Elles se choisirent une sage-femme, rue du *Plâtre*, avec la condition d'avoir une chambre seule.

» Chacune témoigna en particulier à la sœur veuve, le désir d'aller passer trois mois chez une tante, et toutes deux l'obtinrent, sans que la sœur en parlât à l'autre. Au moment du départ, les deux cadettes furent très-surprises d'avoir eu la même pensée. La tante de province fut également surprise d'avoir reçu la même prière de renvoyer à Paris les lettres à son adresse sous enveloppe, et elle en avertit la sœur aînée, qui, prudemment, se tut.

» La sage-femme fut plus discrète que la provinciale. Elle reçut les deux sœurs séparément, et charmée de cette pratique, qui lui parut bonne, elle eut soin qu'elles ne se vissent jamais.

» Elles accouchèrent, la blonde de moi; la brune de ma sœur-cousine. Nous tenons de notre père pour la taille et la force, et de nos mères, pour la couleur de la chevelure.

» Après le rétablissement, les deux sœurs parurent arriver de province. L'une dit qu'elle avait été chez une autre parente, qui avait renvoyé à la tante ses lettres, reçues dans la ville sous enveloppe; et la bossue continua d'avouer la tante.

» Nous avions été mises en nourrice, bien secrètement, à ce qu'on croyait. Mais notre tante, la veuve, savait tout. Elle nous laissa téter, et après

notre sevrage, un beau matin, elle nout fit enlever, et porter à maman Janus, afin que ses enfants aient la succession de ses sœurs, Nos mères ne savent pas encore cette ruse. Mais maman Janus la leur découvrira, dès que nous aurons fini notre triennat avec l'agioteur, qui nous a préférées pour ses coucheuses, et qui paie trop bien, pour qu'on le néglige. »

Nous avertissons nos lecteurs, que nous leur donnerons la continuation de l'histoire de toutes les Sunamites, lorqu'il sera question de leur second emploi, comme *Berceuses, Chanteuses,* ou *Converseuses.*

Ce fut ainsi que se termina la seconde quatorzaine.



TROISIÈME QUATORZAINE

—

DES SUNAMITES EN EXERCICE.

Nous revînmes pour la troisième fois chez Madame Janus, afin d'entendre les origines de ses élèves : Ce qui contribuait à nous donner l'histoire de nos mœurs et du genre humain. Les Sunamites qui nous restaient à connaître, se nomment, *Bleuette* et *Barberose ; Tulipette* et *Génétine ; Pivoine* et *Muscadine ; Orange* et *Grenade ; Piédalouette* et *Fraisée ; Abricote* et *Framboisine ; Pêchette* et *Félicité ;* outre *Reineclaude* et *Rosemauve.*

Toutes ces jeunes filles nous avait paru très-intéressantes ! En général, les origines étaient singulières, et nous voulions continuer à voir jusqu'où peuvent aller les écarts de notre espèce.

TRENTE-TROISIÈME ET TRENTE-QUATRIÈME, TRENTE-CINQUIÈME ET TRENTE-SIXIÈME SUNAMITE.

—

BLEUETTE ET BARBEROSE, GÉNÉTINE ET TULIPETTE.

Dès que Madame Janus eut fait le signal qu'on pouvait nous parler, nous vîmes s'avancer Bleuette la brune, avec la blonde Barberose, suivies de Tulipette et Génétine. Bleuette prit la parole.

» Nous sommes ici quatre sœurs, nées en légitime mariage, dans le marchand aisé, d'un père Picard et fort laid, et d'une mère superbe : notre père était brun-noiraud; notre mère blonde et rosée, grande, faite au tour, marchant comme les grâces. — Tenez (interrompit la blonde Génétine), marchant comme ma sœur Bleuette.

» Nous avons eu un frère (reprit Bleuette), laid comme notre père, et une cinquième sœur, qui

n'était pas jolie. Pour nous quatre, vous nous voyez. Mon père eut la vogue, à cause de la beauté de ma mère. Est-ce qu'il n'alla pas s'imaginer que l'argent devait pleuvoir chez lui, parce qu'il avait une belle femme ? Il négligea ses affaires. Ma mère, qui était sage, et qui n'accordait rien à personne, ne recevait rien non plus. Mon père se divertissait, surtout il jouait gros, comptant sur le prétendu trésor de sa femme. Comme la boutique était bonne, ils vécurent comme cela quatorze à quinze ans.

» La maison était alors minée, et il n'y avait plus que de l'apparence. Un soir, après s'être mis au lit, mon père avoua tout bonnement à ma mère l'état de ses affaires, et l'opinion qu'il avait d'elle. Ma mère lui protesta, qu'elle avait toujours été sage, et qu'elle n'avait rien gagné. — Quoi ! je ne suis pas cocu, avec une aussi jolie femme, à Paris, fille de relieur, qui toutes sont catins !... Me voilà perdu ! moi, qui me croyais... des cornes d'or, et qui me suis diverti en conséquence ! Ha ! je suis perdu !... je suis perdu (criait-il à tue tête ; car je l'entendis). — Je l'entendis aussi, moi (dit Génétine). — Est-il possible qu'il n'y ait qu'une seule jolie femme sage dans toute la capitale, et qu'elle me soit tombée ! Ha ! mon Dieu ! ha ! mon Dieu ! que vais-je devenir ?...

» Ma mère fut bien étonnée de ce discours! Elle fit des représentations. — Brrr (s'écria mon père); je m'embarrasse bien de viande creuse, comme votre chienne de vertu!... Allons, allons, dès demain, ayez la bonté, Madame, d'écouter l'amour de ce richard de *Lebreteur,* qui me fait la cour pour vous depuis plus de six ans! Mais je vous en croyais d'autres, et je ne voulais pas trop vous fatiguer... Quant à vos guenons de filles, vous savez bien l'histoire du petit Poucet?... Laissez-moi faire...

» Ma mère ne savait que répondre... Le lendemain matin, mon père sortit. Une heure après, il rentra, conduisant le gros Richard. — Monsieur (lui dit-il); je suis le maître; je vous la donne, pour en faire à votre bon plaisir (montrant ma mère). Je suis Picard; si elle raisonne, voyez-vous ce nerf de bœuf? je l'arrangerai comme une femme d'Abbeville... Il sortit, en achevant ces mots.

» Le richard parla bien clairement à ma mère, qui se prit à pleurer. Il la consola, en lui disant: Ne m'accordez rien; mais recevez de moi ce qui peut le satisfaire. Je vous donnerai mille francs par mois. Avec cela vous ne serez pas dans le besoin. Mais comme on peut saisir vos meubles, pour les dettes de votre mari, venez dans une maison à

moi, et où tout est superbe! Je vous la donnerai, avec les meubles, le jour de mon bonheur; et en attendant, elle passera sous mon nom... Ma mère, que cela n'engageait à rien y consentit. Nous allâmes demeurer dans une maison du richard.

» Le même soir, mon père demanda rudement à ma mère, si elle avait donné satisfaction à M. Lebreteur? Elle lui répondit qu'elle ne l'entendait pas. Il s'expliqua. — Ha! Ciel! y pensez-vous? Il est trop honnête homme pour le demander! — C'est moi qui vous le demande pour lui; et si vous ne le faites pas, demain je vous assomme. — Quoi! vous voulez que je donne un pareil exemple à mes filles? — Ha vous avez raison, Madame! vous avez raison... Il ne dit plus rien, mais le lendemain matin, il nous ordonna tant à moi qu'à mes sœurs que vous voyez, de nous habiller le plus proprement que nous pourrions. Ma mère nous aida, et nous donna cette grâce, qui lui était particulière. Le richard arriva; mon père nous dit: — Allons faire un tour, mes filles, pendant que madame parlera d'affaire avec mon ami... Nous montâmes en fiacre, et nous allâmes au Luxembourg, où mon père nous fit déjeuner. De là un autre fiacre nous prit et nous amena droit ici.

» Maman Janus était prévenue par mon père dès

la veille. Elle avait justement besoin de deux *couples de tourterelles* (comme elle disait alors), l'une pour son financier, l'autre poür son vieux cardinal. Elle nous reçut à bras ouverts. Notre père nous laissa, en nous recommandant d'obéir en tout à notre nouvelle maman.

» Dès qu'il fut parti, maman Janus s'assit là, et se mit à nous exposer notre devoir devant celles de nos compagnes qui le savaient déjà. La persuasion coulait de ses lèvres. Elle nous convainquit si bien de la pureté de ses vues, de l'utilité de son art, de la légitimité de sa conduite, que nous nous levâmes pour l'embrasser, enchantées de délivrer notre père et notre mère d'un aussi pesant fardeau que l'entretien de quatre grandes filles.

» Voilà toute notre histoire. Maman peut dire que nous nous sommes aquittées de notre devoir, à sa satisfaction, et à celle de nos respectables vieillards. »

Génétine prit alors la parole. — Ma sœur Tulipette et ma sœur Barberose, que vous voyez, ont pourtant fait une petite escapade. Comme elles aiment beaucoup ma mère, elles ont voulu la voir. Elles lui ont écrit, et elles ont été l'attendre à la fenêtre, de peur qu'on ne la laissât pas monter. Dès qu'elles l'ont vue, elles ont couru au-devant

d'elle et l'ont embrassée. Notre mère s'est trouvée mal, et maman Janus a eu l'embarras de la faire revenir. Elle lui a tout dit. — Allons, allons (a répondu ma mère), le mal est moins grand pour elles que pour moi. Car mon mari m'a forcée à..... avec le richard, bien plus coupablement!... A son retour, il me dit avec dureté : — J'ai perdu vos quatre filles, pour que vous ne leur donniez pas mauvais exemple. Je vous laisse votre fils et la plus jeune, votre petite *Reineclaude*. Si vous ne m'obéissez pas, dans ce que vous savez, je les perdrai aussi. C'est pourquoi j'ai obéi...

» Voilà tout ce qui nous regarde. Ma mère est triste, mais elle supporte ses peines... »



TRENT-SEPTIÈME ET TRENT-HUITIÈNE, TRENTE-NEUVIÈME ET QUARANTIÈME SUNAMITE

—

PIVOINE ET MUSCADINE, ORANGE ET GRENADE.

Nous avions à peine remercié la provoquante Bleuette et la mignonne Génétine, que nous vîmes s'avancer quatre autres Sunamites, ayant à leur tête la blonde Orange.

» — Nous sommes filles (nous dit-elle), mes trois compagnes et moi, de deux voisines de la rue de l'Arbre-sec; l'une, marchande bijoutière (c'est ma mère), l'autre, marchande papetière (mère de mes trois compagnes). Ma mère, fille, était marchande de petits bijoux, dans le passage de l'ancien Palais-Royal à la rue de Richelieu. Un intrigant, natif de *Leictoure,* en voyant une aussi charmante personne que la jeune marchande, spécula qu'il pouvait

11

faire sa fortune avec l'emplette de ce bijou. Il jouait, et gagnait quelquefois. A la première bonne veine, il réunit l'adresse au hasard, et, dans la séance, gagna trois mille louis. Il s'arrêta là, par un motif plus puissant que la passion du jeu; celui d'avoir ma mère. Il se fit recevoir marchand bijoutier, sous le nom d'un apprenti, qui lui céda son nom et ses droits entre eux, il leva une superbe boutique; qui en compose aujourd'hui deux, dans la rue de l'Arbre-sec; la garnit, et, bien établi, vint demander ma mère. Il était fort laid ! mais la boutique était si belle ! Il y avait un autel en niche pour la marchande; les portes et les *donne-jour* avaient de si beaux verres de Bohême, que tout cela tourna la tête de la jeune marchande privilégiée.

» Dès qu'elle eut consenti, on la mena chez les marchands de la rue Saint-Honoré-Ferronnerie, se choisir des robes, des mousselines, des dentelles, des gazes; et dans la rue Saint-Honoré-l'Oratoire, faire emplette des bijoux les plus brillants et les mieux montés. Elle en prit considérablement, parce qu'ils devaient rentrer dans la boutique et faire partie du fond.

» Tout cela fait, on se maria.

» Le soir des noces, le laid mari dit à la jolie

épousée : — Madame, ne croyez pas que j'aie voulu faire à une aussi belle personne que vous, le tort de lui donner, pour coucheur, un magot tel que moi ! Non, non ! je ne vous toucherai pas... Dites-moi seulement, dans la vérité, avez-vous votre pucelage ? — La question est singulière, Monsieur. — Elle est de pure curiosité : je ne vous en voudrai pas, si la qualité de vierge vous manque ; mais je prendrai mes arrangements en conséquence. — Monsieur, je suis honnête, et jamais je n'ai manqué à la vertu. — Je vous crois, ma belle ; mais en en qualité de mari, j'ai droit d'y voir. Ma mère fit quelques difficultés : mais enfin, craignant qu'on ne la soupçonnât de craindre quelque chose, elle abandonna ses charmes à la curiosité du laid Gascon... Il usa longuement de sa complaisance.

» — Vous êtes parfaite ! (lui dit-il enfin) ; et ne fussiez-vous pas pucelle, vous le paraissez : cela me suffit. — Quoi ! Monsieur ! — Paix ! ma belle ! c'est un bien plus grand mérite de le paraître, sans l'être, que de l'être sans le paraître. — Mais je le suis. — J'aimerais mieux que vous ne le fussiez pas, à présent, et que la jouissance, même répétée, vous laissât telle que je viens de vous voir. — Monsieur ! — J'ai mes raisons..... A présent, Madame, vous allez vous mettre au lit. Je ne trou-

blerai pas votre tranquillité ! Je ne ternirai pas ces charmes brillants ! Je m'en garderai bien ! Vous êtes l'effet le plus précieux de ma boutique !... Parlez, Madame ; tout ce qui pourra vous satisfaire, sera ma loi ; je ne veux que votre bonheur ; le mien sera d'être à vos ordres et l'instrument de vos félicités ! — En vérité, Monsieur, vous m'étonnez ! — Soit ; mais je suis vrai.

» Je vous passerai une infinité d'autres propos qui eurent lieu les jours suivants. Ma mère fut mise comme une duchesse. Elle ne descendait à la boutique qu'à midi, après une demi-toilette, présidée par son Gascon. Elle était alors à croquer. Tout le monde l'admirait. A deux heures, on faisait la grande toilette ; ni rouge ni blanc : la fraîcheur naturelle et le contentement en tenaient lieu. On dînait. Mets délicats et salubres pour Madame. On se remettait à l'hôtel, aux bougies.

» Cette conduite amena pour chalands la cour et la ville. L'admiratif Gascon ne parlait à sa femme qu'avec respect, et en la traitant de Madame. Enfin, enfin, arriva ce qu'il désirait.

» Un riche et jeune mylord vit la belle bijoutière, et en devint éperdûment amoureux. Le Gascon lut dans son âme, avant lui-même. Aussitôt, il dépêche en Angleterre, pour connaître l'état des affaires du

lord, et ce qu'il en pourrait tirer. Il apprend que mylord *** jouit de soixante mille livres sterling de revenu, qu'il ne doit rien, et qu'il a encore des espérances. Il forme alors le projet d'englober tout le superflu de mylord. Il aurait été peut-être utile de communiquer son plan à sa femme ; mais croirait-on que ce Gascon avait une sorte de probité délicate : — Je peux vendre à mylord une femme qui m'appartient ; je la vends pucelle, parce que son pucelage étant à moi, ce que je vends est le fruit de mes privations et de mes épargnes. Mais qu'est-ce qu'une femme qui n'est vierge que de corps ? Il faut qu'elle le soit d'âme, d'esprit, de cœur. Je ne dois donc pas porter atteinte à sa vertu : je dois ressembler à mon voisin le papetier qui, conduisant sa femme par le bras, au moment où deux poissardes se disaient des horreurs, se mit à crier plus haut qu'elles en parlant à son épouse et lui tenant les mains. Et quand elle lui demanda ensuite, pourquoi cela, il lui dit : — C'est que je ne voulais pas que la pureté de vos oreilles fût blessée.

» D'après ce plan, le Gascon ne dit mot. Mylord parla. La bijoutière rougit, et ne lui montra que de la vertu. Le Gascon écoutait sans être vu. En sortant, il dit au lord : — Je vous ai entendu. Mylord

fut étonné. Mais le Gascon n'ayant rien ajouté, s'étant retiré même, et ayant refermé la porte, mylord regarda s'il parlait à sa femme. Non; il rentra dans son cabinet. La voiture partit. Mais à vingt pas, mylord fit arrêter, descendit et vint épier. Le mari était dans son cabinet. La belle marchande servait ou faisait servir avec un air d'innocence ravissant. Mylord ne se retira qu'à la fermeture de la boutique.

» Le lendemain matin, il revint. La belle marchande n'était pas encore descendue. — Vous m'avez entendu (dit-il au bijoutier) : vous savez donc que j'adore votre femme? — Oui, mylord; mais je sais aussi qu'elle est sage, et je ne crains rien. — Je l'adore (reprit le lord), et je donnerais... ma fortune pour la posséder. — Je le crois! J'ai fait sa fortune, moi, car je suis riche et gentilhomme; si j'avais été duc et pair, je serais marchand, comme vous me voyez, ou elle serait duchesse, car je l'aurais également épousée... Vous ne savez pas jusqu'où vont ma tendresse et mon respect pour elle! Imaginez... que... mais je n'ose vous dire cela... — Parlez, parlez, je vous en prie! (s'écria mylord). — Eh bien, je voulais dire, que l'ayant trouvée pucelle, et si belle que rien n'est au-dessus, j'ai craint de gâter ce bijou!... Elle l'est

encore... Je n'ai pas encore osé ternir ces belles joues par mes baisers; presser ces lèvres de rose de mes lèvres flétries... Elle est comme l'enfant qui vient de naître... Et voyez le plaisir que j'ai à vous parler d'elle !... Tenez, je l'aime tant, et je l'admire si fort, que je veux que vous voyiez sa fraîcheur, à son insu... Venez, venez ! Il mena mylord.

» La modeste bijoutière était seule en ce moment; elle renvoyait toujours la femme de chambre, au moment d'entrer au bain ; elle était presque nue : elle entre, et tout tombe. Il prit au lord une crispation ; il fut prêt à s'écrier !... Le Gascon le retint... Quand il eut rassasié ses regards, et que la belle fut sortie du bain, le lord et le marchand descendirent.

» — Mon cher ami ! (dit mylord), ma vie dépend de vous : puisque vous ne jouissez pas de votre femme, par excès d'amour, un mari aussi délicat est capable de me la céder, si je parviens à lui plaire... Je lui assure cent mille livres de rentes, à elle et à vous. — L'intérêt n'a aucun pouvoir sur moi (répondit le Gascon); mais j'accepterais... les cent mille livres tournois de rente pour ma femme... Les hasards du commerce sont si grands !... Je la verrais en sûreté... Ma tendresse pour elle me sol-

licite... Mais souffrir que vous corrompiez cette belle âme! que vous séduisiez ma femme! Non, non! — J'en mourrai... Eh bien... je donne les cent mille livres tournois de rentes sous une condition. — Moi, je ne les accepterai, malgré tout le désir que j'ai d'assurer une grande fortune à ma femme, qui la mérite si bien!... aussi qu'à une condition!... — Parlez. Que voulez-vous que je devienne?— Heureux. Je veux tout accorder, mon honnêteté, le bonheur de ma femme. Vous ne la séduirez pas ; j'en souffrirais trop : mais vous vous approcherez d'elle... sous mon nom!... Hé! ne croyez pas que je veuille vous tromper! Je suis mécontent de sa femme de chambre : Donnez-lui de votre main une fille qui soit votre espionne. — Ha! (s'écria le lord), je le veux! et allons passer le contrat.

» Ils y allèrent. Les cent mille livres de rentes, bien hypothéquées, ils revinrent. Le lord dit qu'il enverrait le soir même une femme de chambre. Le Gascon renvoya celle de sa femme, non qu'il en fût mécontent, mais elle était jolie, et il voulait en faire sa maîtresse; il la mit en chambre, au pourtour de la nouvelle Halle. A six heures du soir, comme on arrivait, un quart d'heure après la sortie de la précédente, parut la nouvelle fille. Elle

avait l'air bien singulier ! Mais c'était le choix de mylord et le Gascon l'accepta. La belle bijoutière ne la trouva pas aussi désagréable que son mari le craignit, malgré son air masculin et elle fut installée.

» Mylord ne paraissait pas. La bijoutière pensa naturellement que c'était à cause de sa déclaration de la veille. Le Gascon, lui, l'attendait le soir. Ne le voyant pas, il en parla, très en particulier à la femme de chambre. Elle lui répondit, qu'il fît tous les semblants de coucher avec sa femme et qu'elle se chargeait d'introduire mylord.

» En conséquence, le Gascon dit à sa femme, qu'il avait résolu d'avoir un héritier, pour écarter les galants par une grossesse. La belle rougit et se tut. A l'heure de se coucher, le mari feignit de se préparer à entrer au lit. La femme de chambre cependant s'était retirée. A l'extinction des bougies, mylord vint prendre le mari par le bras. Celui-ci, au fait, parla comme se couchant, tandis que mylord entrait dans le lit. Il feignit de dormir. La belle dormit tout de bon, et ne s'éveilla que pressée dans les bras de mylord.

» Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'elle parla de mylord. Elle l'avait trouvé aimable, et elle le dit, en remerciant son mari de contribuer à sauver sa

vertu. Cet aveu lui valut redoublement de caresses. Cette nuit fut très-heureuse!

Le lendemain, la belle marchande regardait son mari d'un air languissant. Elle dit à *Virago*, sa nouvelle femme de chambre, qu'elle trouvait son mari moins laid, depuis qu'elle avait couché avec lui. Virago eut peur qu'elle n'allât aimer un monstre pareil, et elle lui avoua, que du consentement du Gascon, qui, la veille, avait accepté cent mille livres de rentes, elle avait introduit mylord. La bijoutière parut rêveuse. Alors Virago se jetant à ses genoux, lui dit : — Vous voyez le coupable! Je suis le lord anglais, qui ne m'en suis fié qu'à moi-même, de la probité de votre mari. Pardonnez à l'amant le plus tendre, et laissez-le vous servir, au moins quelque temps ! Le jeune lord ne parlait ainsi, qu'après le bain; il avait tout vu. La belle lui présenta sa main qu'il baisa. On fit venir une coiffeuse; Virago ne sachant pas coiffer; et comme le mari avait eu soin de se tenir aux écoutes, il connut tout, et se comporta en conséquence.

» Ma mère me mit au monde au bout de neuf mois. Mylord n'en avait resté que six, femme de chambre. Il emmena ma mère, quand elle fut relevée, et comme les cent mille livres ne se trouvaient données qu'à elle, le Gascon n'eut rien. Cet

homme enragé m'ôta de chez ma nourrice, et me cacha auprès de maman Janus, qui n'est instruite que depuis quelques jours.

» Comme il est très-avare, il voulut recevoir un prix de ma personne. Maman le donna. Sa voisine la papetière, avait trois filles, les mêmes que vous voyez, la brune Pivoine, la blonde Muscadine et Grenade ma camarade coucheuse, parce qu'elle est brune. Le Gascon sûr de ne pas être découvert, vint dire à maman Janus, qu'il avait encore d'autres filles à vendre, d'une maîtresse qui se croyait sa femme; ajoutant, qu'il y était forcé, à cause du besoin où il se trouvait. Il vanta la pudeur de la papetière qu'il disait sa maîtresse et la santé de ses enfants. Maman Janus accepta, quand elle eut vu les trois petites filles. Le Gascon, un beau jour, qu'on les avait laissées seules, les fit écarter de la maison, par une courtière à lui, et dès qu'elles furent hors du quartier, on les mit dans un fiacre qui les amena ici. Le Gascon ne parut pas devant elles. Maman Janus dit à ces enfants, que c'était leur papa qui les avait amenées, et qui les vendait, parce qu'il était ruiné. Elles le crurent, et ce n'est que depuis très-peu de jours, que la courtière est venue tout découvrir à maman. Elle a proposé à mes trois compagnes de les rendre sur-le-champ

à leur parents. Mais des personnes sages ont dit qu'il fallait examiner. D'ailleurs, nous sommes si bien avec elle, nous l'aimons si tendrement; les avantages qu'on nous fait, sont si près d'échoir, que nous voulons attendre que nous les ayons reçus. Dans quelques années, vous saurez ce que nous serons devenues. Notre vieux duc et notre vieux maréchal paraissent nous aimer beaucoup, et nous promettent monts et merveilles! »

Tel fut le singulier récit de la belle Orange, dont nous nous sommes rappelés d'avoir connu la mère, en 1767 ou 1768. C'était effectivement une superbe femme! Elle resta peu de temps dans sa belle boutique, et nous ignorions ce quelle était devenue. Nous la faisons chercher en Angleterre, pour lui rendre sa fille.

Nous l'avons découverte.



QUARANTE-UNIÈME ET QUARANTE-DEUXIÈME, QUARANTE-TROIZIÈME ET QUARANTE-QUATRIÈME SUNAMITE

—

PIÉDALOUETTE ET FRAISÉE, ABRICOTE ET FRAMBOISINE, PÊCHETTE ET FÉLICITÉ

Les six dernières ayant une histoire commune, elle se présentèrent à la fois. C'étaient les troisièmes coucheuses du médecin, de l'agioteur et du tontiniste.

» — Nous voilà six (dit la blonde Félicité), qui nous réunissons en groupe, parce que dans les six, je suis la seule qui aurait la hardiesse de parler. Mes amies sont toutes très-timides, surtout Pêchette ! Quant aux quatre autres elles m'ont chargée de la commission.

» Pêchette est fille d'une femme violée par des voleurs, après qu'on eût assassiné ou emmené le mari, on ne sait quoi. L'homme et la femme étaient

marchands forains. Ils traversaient un bois. Ils furent attaqués. On entraîna la femme dans le bois, où elle éprouva le sort le plus cruel... On lui laissa la vie, et elle la donna, neuf mois après à ma jeune compagne. Elle était voisine de maman Janus ; elle avait horreur de l'enfant qu'elle devait mettre au monde. Elle vint accoucher ici, et pria qu'on l'ôtât de sa vue à jamais. La petite infortunée fut élevée par sa mère n'adoption.

» Quant à moi, je suis fille d'un luthier. Ma mère était très-jolie ! Mon père putatif était un assez aimable homme. Mais un musicien de l'Opéra parut plus aimable encore à ma mère. Son mari s'en aperçut. Il la guetta, et une nuit qu'il avait feint d'aller à Mantes, chercher (disait-il), du bois à violon, il se cacha. Le musicien vint rassurer ma mère, qui, la nuit, avait peur des revenants. Il resta. Mon père putatif voyait tout. Il prit la chose très-mal ; mais il ne sonna mot. Ma mère devint enceinte de moi. L'époux savait à quoi s'en tenir. Il me laissa venir au monde, amena une nourrice, qu'il ne montra pas. Jamais il ne voulut dire à sa femme ce que j'étais devenue. Elle n'osa pas le dénoncer. A quatre ans, je fus remise à maman Janus, qui, en recevant des enfants, avait soin de toujours savoir leur histoire, bon gré, malgré.

» J'ai grandi, chez elle, avec Pêchette, qui était ma contemporaine, et me voilà... Pardon, si j'ai commencé à parler de moi ; mais j'ai voulu m'en débarrasser.

» Nous étions un jour à jouer ensemble, devant la porte, Pêchette et moi, quand deux pauvres petites filles nous abordèrent. L'une disait à l'autre : — Que les demoiselles sont heureuses ! Elles jouent. elles rient, elles ont à dîner ! Je suis naturellement compâtissante, et Pêchette aussi. Nous nous regardâmes attendries : Nous prîmes chacune par la main une des jeunes filles, en leur disant : — Venez chez maman Janus ; elle est bonne; elle va vous donner à dîner. — Nous les menâmes en courant, et criant : — maman ! voilà deux pauvres petites filles, qui ont bien faim ! Maman Janus les fit entrer dans la salle à manger, les questionna, et leur donna un potage ; puis elle leur demanda, qui elles étaient ? Fraisée montrant Piédalouette, répondit : — Elle est orpheline, et fille d'une sœur de ma mère, qui était demoiselle; mais qui, en mourant, il y a six mois, ne lui a rien voulu laisser, pas seulement un liard. Ma mère l'a prise, et l'a nourrie comme nous.

Mais ma mère a eu la jambe cassée par un cabriolet; si bien qu'elle n'a plus de quoi nous donner.

« A ce récit, maman Janus fut touchée aux larmes. Elle alla chez la pauvre femme, lui donna de l'argent, et la débarrassa des deux petites filles. Elle les fit mettre au bain, en arrivant; on jeta leurs habits au coin d'une borne, tant ils étaient mauvais; on les habilla de neuf, on les mit à une pension, pour les dégrossir; et puis, on les prit avec nous, et elles furent demoiselles, comme nous.

» Un jour, que nous nous amusions ensemble, il y eut une petite dispute, Piédalouette voulait avoir raison; moi aussi. Nous disputions donc bien fort, quand voilà tout à coup, que Fraisée dit à sa cousine la brune Piédalouette :— Tu disputes! et c'est elle, avec Pêchette, qui nous ont fait ce que nous sommes!... Aussitôt Piédalouette vint se jeter à mon cou, en disant, que j'avais trop bon cœur pour avoir jamais tort... Maman Janus nous apprend à être bonnes : Nous fûmes si touchées, Pêchette et moi, que depuis ce moment nous n'avons jamais disputé avec nos deux compagnes, et que nous nous aimons tendrement.

» Abricote fut perdue un dimanche, au Jardin des Plantes, vers ces abricotiers, qui étaient au-dessous de la terrasse. Nous y étions toutes quatre, Pêchette, Piédalouette, Fraisée et moi. Nous

vîmes une jolie enfant, aux cheveux frisés, et dorés, qui pleurait. Nous l'environnâmes. Elle dit, qu'elle avait perdue sa maman. — Nous allons t'en donner une autre ! (lui dîmes-nous). Et nous la menâmes à maman Janus, qui chercha partout le jour même, et qui le lendemain fit publier, qu'elle avait trouvé une jolie enfant. Personne ne réclamant, elle la garda.

» Huit jours après, jour pour jour, nous étions aux Tuileries. Nous jouions sous les arbres, en courant, et nous nous écartâmes auprès des buis, qui n'y sont plus. Là nous vîmes une vilaine femme, qui tâchait de consoler une jeune fille qui pleurait. Cette enfant était bien vêtue. Nous nous mîmes à crier comme des aigles : — Maman ! maman Janus ! une petite demoiselle qui pleure ! Maman vint auprès de nous, avec les deux chirurgiens, qui demeuraient à la maison. Dès que la vilaine femme les vit, elle s'enfuit. Nous menâmes la petite demoiselle à maman. — Qui êtes vous, ma fille ? (lui demanda-t-elle). — Hélas ! madame ! je n'ose presque vous le dire. — Dites-moi l'essentiel ? Puis-je vous rendre vos parents ? — Non, madame : On m'a perdue exprès. J'ai vu fuir ma tante, et mes cris n'ont pu la toucher... Je l'ai vue de la terrasse, monter en carrosse de louage, et s'é-

loigner. — Venez avec moi, ma belle enfant ! (lui dit alors maman Janus, et causons, en marchant. — Madame (reprit Framboisine ; car c'est cette brune aimable que voilà), vous êtes mère de ces aimables enfants, et vous devez être bonne. — Vous avez de l'esprit ! (répondit maman Janus). — Je voulais courir après ma mère, qui m'abandonnait... Cette femme, que vous avez vue, m'a jointe, et m'a proposé de m'emmener. Je n'ai pas voulu. Elle me pressait et me traînait par le bras, en me faisant des compliments, néanmoins vos deux demoiselles sont venues, et vous ont appelée.

» Nous montâmes dans la voiture du médecin de maman Janus, et nous arrivâmes.

» Ce fut alors que Framboisine nous apprit, qu'elle était fille... d'un curé de province, et d'une jeune personne qu'il avait chez lui sous le titre de sa nièce, quoiqu'elle ne la fût pas ; que jamais elle n'avait été au presbytère ; mais, de chez sa nourrice, au couvent ; que cette demoiselle, qui se faisait appeler sa tante, mais qu'elle croyait sa mère, l'en avait tirée, pour l'amener à Paris ; qu'elle avait bien vu, depuis leur arrivée, quelque chose d'inquiet, dans les yeux de sa tante ; mais qu'elle ne pouvait se prémunir. Qu'enfin, après dîner, elles étaient sorties ensemble, et qu'après

plusieurs tours, jusqu'à lassitude, la demoiselle avait feint un besoin, et s'était évadée...

Tel fut le récit de Framboisine.

« Maman Janus l'embrassa, dès qu'elle eut fini, en lui disant : — Vous êtes ma fille, et voilà vos sœurs... Il aurait fallu voir la reconnaissance de la petite Framboisine, pour s'en former une idée!.,. Elle fut aussi grande que la bonté de maman... Aussi elle est si bonne pour nous, elle acquiert tant d'empire sur notre cœur, qu'elle fait de nous tout ce qu'elle veut, non par séduction, ou par une complaisance basse, mais par la tendre amitié, indépendante de la reconnaissance. »

Nous remerciâmes la jolie Félicité, qui paraissait très-bien nommée ; car elle était charmante, et après avoir obtenu de Madame Janus la promesse, qu'elle nous achèverait l'histoire de ses quarante-deux Sunamites, en temps et lieu, nous la quittâmes pour quelque temps.

FIN DES SUNAMITES.

EX-SUNAMITES

PREMIER ORDRE

LES BERCEUSES

Lorsque nous avons revu Madame Janus, toutes les *Sunamites*, dont nous avons *croqué* l'histoire, avaient fini leurs trois années. Les vieillards avaient tenu leur parole, pour les pensions, à leurs trois couples de restauratrices ; Madame Janus leur avait donné le fruit des épargnes faites pour elles, parce que les siennes étaient bien plus considérables, et qu'il est aisé d'être un peu généreuse, quand on est très-riche. Enfin, chacune des élèves de cette femme, utile à la longévité des vieillards, avait une des fonctions auxquelles son caractère et sa capacité la rendaient propre. Nous

allons reprendre chacune des ex - Sunamites, pour la placer dans la classe où elle doit rester pendant tout le temps de sa jeunesse.

Le genre de nos récits va changer ! Nous n'aurons plus des origines monstrueuses à décrire. Il l'a fallu néanmoins, pour ôter aux *Femmes publiques*, et même aux *Sunamites*, un certain charme, que leur donne une parure provoquante, leur adresse, leur beauté, leur facilité même. Dorénavant, nous n'aurons à décrire que la manière dont les filles seront sorties de leur état *public* et *hors de la société*, pour se remettre au rang des citoyennes; qualité qu'elles n'obtiendront jamais que par la vertu.



PREMIÈEE ET DEUXIÈME BERCEUSE

—

ROSALIE ET FANCHETTE

Pour remplir la promesse que nous avions faite de servir ces deux Sunamites qui allaient peut-être se perdre au *Cirque*, par la trop grande indulgence de Madame Janus, nous allâmes voir leur vieillard. Nous lui représentâmes ses obligations, à l'égard des deux jeunes personnes dont il avait eu les prémices, de toutes manières. Il nous écouta, et lorsque nous eûmes achevé, il nous dit, en ricanant : — Mon bel ami ! ne seriez-vous pas l'amant de l'une ou de l'autre ? De toutes les deux peut-être ? Nous contraignîmes notre air, naturellement gracieux, pour en prendre un sévère.

— Nous sommes *Aquilin-des-Escopettes*. Nous

avons une douce et charmante amie, que nous adorons, et qui nous a rendu le chevalier de tout son sexe.

A la déclinaison de notre nom, l'on eût vu le vieillard agrandir ses petits yeux brillants, et nous regarder avec un étonnement de curiosité. Cependant, il voulut continuer son rôle de plaisanterie : — Je vous croyais incongruiste, Monsieur ! — Vous vous êtes trompé, Monsieur, sur notre compte, comme beaucoup d'autres. Voyez notre charmante cousine, et vous serez convaincu, que nous ne pouvons que l'adorer. — Je le sais (répondit-il)... Mais que voulez-vous donc que je fasse pour mes deux Sunamites ? J'ai payé l'amende. — Hé ! quoi, Monsieur ! vous vous en tenez à ce que vous devez, envers deux jeunes beautés, qui vous ont donné leur fraîcheur et leur salubrité ! — Que voulez-vous que je fasse ? — Mariez-les. Faites-en vos obligées ; et lorsque la caducité vous accablera, elles environneront votre lit, avec leurs enfants ; elles vous aideront à y monter, à en descendre ; elles vous endormiront par des propos agréables. — Oui ! oui ! elles seront mes berceuses, comme en a quelqu'un ! C'est bien pensé... Allons, je les marierai avec une bonne place, et des appointements pour leurs maris.

outre vingt mille écus de dot. Qu'elles choisissent des hommes capables. Vous savez ce qu'il me faut.

Nous quittâmes le vieillard très-satisfaits, et nous accourûmes chez Madame Janus, que nous instruisîmes. Elle appela Rosalie et Fanchette.

— Choisissez-vous chacune un mari à votre goût (leur dit-elle). Puis la maman leur détailla les avantages que nous venions d'obtenir. Rosalie parut transportée de joie. Pour Fanchette, elle soupira. — Qu'as-tu, ma fille ? (lui dit Madame Janus). Fanchette se jeta dans ses bras : — J'ai fait tout ce que j'ai pu, maman, pour arracher cet amour de mon cœur ; mais je n'ai pu ! — Hé ! qu'est-ce ! — J'aime ton fils. — Il n'a pas 16 ans ! — N'importe ! je l'aime depuis trois ; je ne demande pas à l'épouser, je lui ferais tort. Mais permets que je sois sa maîtresse, jusqu'à ce que tu l'établisses avantageusement. Je le préserverai du libertinage ; je veillerai sur ses mœurs et sa santé... Il m'aime aussi, car il me le dit tous les jours. Mais je ne voudrais pas l'épouser, quand tu y consentirais, maman ! Ton fils est fait pour avoir un état et une alliance. C'est avec plaisir, que je le verrai honoré.

Nous étions muets, pendant ce discours. Madame Janus rompit enfin le silence, pour accepter la proposition de Fanchette.

Pour Rosalie, elle nous montra un beau jeune homme du voisinage, qui consentit à profiter de tous les avantages que faisait le vieillard, et qui l'a épousée.

Rosalie et Fanchette sont aujourd'hui chez leur *Restauré*. Elles l'endorment, et le bercent, par leurs propos. Toutes deux sont heureuses à leur manière ; l'une par l'hymen, l'autre par l'amour. Le reste des événements est encore sous le voile de l'avenir.

Nota. Nous apprenons à l'instant que le fils de Madame Janus a voulu épouser Fanchette, et que sa mère s'est prêtée à ses désirs. Fanchette à notre sollicitation y a consenti.



TROISIEME ET QUATRIÈME BERCEUSE

—

ŒILLETTE ET JASMINE

On sait qu'Œillette est fille de la baronne et du vicomte; que Jasmine est fille de la duchesse et du batelier. Si on l'avait oublié, qu'on revoie leurs histoires.

Un riche vieillard, qui fut instruit par nous, à dîner chez Monsieur le père et Madame la mère, eut envie de les voir. Il se rendit chez Madame Janus, le jour même qu'elles finissaient leur triennat de Sunamites, et les demanda. Elles lui furent aussitôt présentées. Il fut charmé de leur figure, et leur fit différentes questions, dont les réponses cadrèrent avec ce que nous avions dit. Il fit alors ses propositions, qui furent de prendre les deux jeunes per-

sonnes, pour lui servir de famille, semer de fleurs ses derniers jours, et lui faire attendre la mort sans ennui. La récompense fut de six mille livres de rentes pour chacune. Elles avaient déjà deux mille quatre cents livres de leurs épargnes et des présents reçus. On accepta.

Il y avait trois mois qu'elles étaient chez le vieillard, qui se trouvait très-heureux, quand un malheur imprévu lui donna la mort. Œillette et Jasmine en ressentirent une véritable douleur ; car il était bon, et il leur rendait la vie agréable. Elles résolurent de se mettre en pension chez Madame Janus, et d'avoir leur demeure particulière. Elles exécutèrent leur résolution ; mais cette situation nouvelle fut encore de plus courte durée que l'autre.

Un soir qu'elles étaient aux *Italiens*, elles furent vues par deux dames des loges. L'une était la duchesse, l'autre la baronne. La rare beauté de Jasmine et sa figure, intéressèrent la première, qui vint à l'amphithéâtre, se placer derrière Jasmine. La seconde en fit autant avec Œillette. Les dames leur parlèrent. Les deux jeunes filles se sentirent de l'inclination pour ces deux inconnues, déjà d'un certain âge. Elles rirent avec elles, et achevèrent de les enchanter. Dans un entr'acte, la duchesse

dit à Jasmine : — Ma belle, êtes-vous fille, et libre? — Oui, Madame, je suis en pension : j'ai huit mille quatre cents livres de rentes. — C'est charmant!... Voulez-vous demeurer avec moi? — De tout mon cœur, si je vous connaissais, car vous me revenez beaucoup! et... je me sens pour vous... une certaine... confiance... — Ah! ma belle fille! ce mot me flatte! etc. La baronne disait à peu près la même chose à Œillette, que la duchesse altière regardait du haut de sa grandeur. Elle proposa d'aller dans la pension de Jasmine. La baronne y vint avec Œillette. On monta dans le carrosse de la duchesse, parce que Jasmine déclara qu'elle n'y entrerait pas sans son amie, et qu'Œillette, bien plus attachée à la baronne, que Jasmine à la duchesse, ne voulut pas quitter sa nouvelle connaissance. On arriva.

La duchesse fut très-étonnée, en entrant chez Madame Janus, qui avait changé de maison depuis la mort du médecin! Elle la salua cependant d'un air affectueux, et lui témoigna combien elle était enchantée de Jasmine! Madame Janus lui répondit : — Madame, il est naturel... d'aimer... ce qui est aimable... Puis elle demanda la permission de prendre Jasmine en particulier. Elle lui déclara qu'elle voyait sa mère; elle lui recommanda de ne

pas se découvrir; mais de se comporter d'après les lumières qu'elle recevait. Jasmine, de ce moment, fut plus tendre.

Madame Janus en dit autant à Œillette, relativement à la baronne. Celle-ci fut plus ouvertement sensible. Et l'heureuse baronne, instruite en particulier, fut comblée. Elle voulait emmener sa fille ; mais Œillette et Jasmine devaient être inséparables; Madame Janus appuya là-dessus. Elle redoutait encore la méchante duchesse.

Mais elle se trompait! Lorsque cette dernière, par un hasard singulier, eut découvert que Jasmine était sa fille, elle l'adora. Jamais tendresse n'égala celle qn'elle eut pour cette enfant, la seule qui lui restât. Cette tendresse reflua sur Œillette, et même sur la baronne : elle les a prises toutes deux dans son hôtel, et ces quatre personnes ont les mêmes amusements. La duchesse va marier Jasmine et Œillette très-avantageusement. Puissent-elles être heureuses, après une vie aussi étrange!

CINQUIÈME ET SIXIÈME BERCEUSE

—

BALSAMIE ET TUBÉREUSE

On voit que les fillles se désaccouplent, pour se raccoupler autrement, en changeant de fonctions. L'on en sent la raison : c'est que les talents donnent le second état. Celles qui n'ont que des agréments, sont *Berceuses ;* celles qui ont de la voix, seront *Chanteuses*, et celles qui ont de l'esprit, le talent de narrer agréablement, seront *Converseuses*. C'est le plus beau rôle. Les Berceuses sont les premières placées.

En continuant d'aller chez Madame Janus, nous apprîmes que Tubéreuse et Balsamie venaient d'être établies avantageusement.

Un vieux provincial, arrivé d'Amérique, avec une

fortune considérable, voulait se marier en arrivant à Paris, ainsi qu'un neveu, jeune créole très-sot, mais auquel appartenait la moitié de l'immense fortune de son oncle, le père de ce neveu, frère du vieillard, ayant beaucoup d'intelligence!

La situation de cet homme était singulière! Il avait quatre petits-enfants, inconnus à son neveu. Ces petits-enfants étaient issus de son fils et de sa fille. Il faut savoir, que cette dernière, née d'une Française de grande condition, était extrêmement belle; que son frère, plus jeune de deux ans, provenu comme elle d'un commerce adultérin, pendant l'absence du mari de la même personne (commerce qui avait occasionné l'expatriation du vieillard et de son frère, le seigneur-mari en ayant eu vent); que son frère, dis-je, parvenu à seize ans, était devenu éperdûment amoureux de sa sœur, et l'avait avoué à leur père. Celui-ci adorait ces deux enfants, parce qu'il avait adoré leur mère, et qu'ils étaient charmants. Il n'avait su que répondre à son fils. Il lui avait seulement représenté, que c'était une chose impossible qu'il possédât Lisette. Mais celle-ci aimait son frère, et comptant sur l'indulgence paternelle, ils osèrent... avoir quatre enfants... Le père, dans sa douleur, aimait cependant à l'excès les petites créatures! Il gémissait; mais il

ne pouvait séparer deux enfants, qui le menaçaient de mourir. Enfin, au bout de cinq ans, son fils, qui le voyait sans cesse pleurer, lui dit : — Mon père! je me suis remplacé auprès de vous; je ne veux plus vous chagriner. J'ai assez vécu pour le bonheur. Combien en est-il, qui n'ont pas été cinq ans heureux, en cent années de vie !... Et l'infortuné se jeta aux genoux de son père, dont il baisa les mains... Il le quitta.

Le lendemain, le père ne voyant point paraître ses enfants, il alla dans leur chambre, et les trouva dans le même lit, embrassés; mais froids. Ils étaient morts...

Il paraît qu'ils avaient pris une dose excessive de *laudanum*.

A son arrivée à Paris, le vieillard voulut se marier, mais à une femme qui reconnut avoir eu de lui les quatre enfants, inconnus à son neveu. Il ne trouva pas ce qu'il désirait. Il aurait épousa une négresse, si elle avait pu légitimer vraisemblablement les enfants.

Il entendit alors parler de Madame Janus. Il résolut de louer deux Berceuses, pour en essayer. Quoiqu'il ne fut pas cassé, il affecta de l'être, croyant qu'il le fallait, d'après le récit qu'on lui avait fait de l'honnêteté de maman Janus. Il obtint

facilement Balsamie et Tubéreuse, qui furent celles qui lui plurent davantage, et il les emmena chez lui, sous les conditions ordinaires.

Dès le premier jour, il leur remit à chaque une deux de ses enfants; en leur disant : — Mes belles, voilà ceux et celles dont vous serez les Berceuses... En voyant tous les jours ces deux jeunes filles, il se sentait attendri pour Balsamie. Son neveu, d'un autre côté, en devint éperdûment amoureux. Le vieillard raisonnable la lui céda, mais à condition qu'il l'épouserait, et que Tubéreuse deviendrait son épouse, à lui. Les deux belles y consentirent. Tubéreuse épousa le vieillard, et on reconnut que les quatre enfants étaient d'elle. Ce qui étonna fort le neveu; mais il adorait Balsamie; il signa tout ce qu'on voulut.

Madame Janus cependant, faisait la recherche des parents, et elle parvint à connaître personnellement les mères. Cette femme prudente, après ses découvertes, examinait si elles seraient utiles à ses élèves, ou non; et dans ce dernier cas, elle ne donnait son résultat qu'à celle qu'il concernait. Si le vieillard eût épousé Balsamie, elle aurait tout brûlé, car c'était sa fille... Après le mariage de la mère de Balsamie, qu'il avait bien reconnue, il s'était découvert à elle, et il en avait eu deux en-

fants, fruits du plus violent amour. On imagine combien cette découverte fit de plaisir à l'oncle, et même au neveu, qui n'en aima sa femme que davantage. Pour Tubéreuse, après son mariage, elle vit journellement sa mère, qui était venue s'établir à Paris ; elle eut un enfant du vieillard, et elle est très-heureuse.



SEPTIÈME ET HUITIÈME BERCEUSE

—

JULIENNE ET CENTAURÉE

Il nous paraissait que c'était Julienne qui était fille de la marquise, depuis que nous connaissions de vue cette dame et sa femme de chambre. Julienne était blonde comme sa mère; ses traits étaient calqués sur les siens : nous eûmes la hardiesse de demander un entretien à cette dame, et de lui parler de sa fille. Elle nous reçut très-bien, mais elle nia les faits, et nous assura, qu'elle était calomniée. La femme de chambre, incertaine, prise à part, à l'insu de la maîtresse, avoua tout, et témoigna le plus vif désir de voir sa fille, assurant qu'elle la reconnaîtrait dans cent mille. Nous le lui promîmes, pour le temps où Lavande serait établie.

Un riche vieillard avait entendu parler des deux jeunes filles de cet article, par les deux hommes dont elles avaient été Sunamîtes. Ces vieillards caducs en avaient d'autres, auxquelles ils s'étaient attachés ; mais ils conservaient un souvenir reconnaissant de leurs restauratrices. Le vieillard instruit par un d'eux, vint chez Madame Janus, pour choisir, soit des Sunamites, soit des Berceuses, suivant que le cœur lui en dirait. Il vit les Sunamites à louer, et il fut épris de Julienne et de Centaurée : car c'était une règle, que ces jeunes filles n'allaient pas seules, chez les riches vieillards, à cause de l'ennui qui avait manqué d'en faire mourir une.

M. *A. D. p.* emmena donc les deux compagnes, après avoir contracté les engagements convenables. Ce vieillard avait une fille, mariée depuis vingt ans, et un fils unique, qui avait des enfants. Il était si vieux, que sa famille était sans cesse chez lui. Mais comme il voulait cacher ses Berceuses, il ne la reçut plus qu'avec précaution : ce qui donna des inquiétudes.

Un jour cependant, par la trahison d'un laquais gagné, le jeune *A. D. p.*, petit-fils, parvint jusqu'à son aïeul, au moment où Julienne, assise dans un fauteuil auprès du vieillard, (tandis que Centaurée

l'amusait à une harpe), en recevait les plus tendres caresses.

— Ma fille ! (lui disait le vieillard), d'où vient-il que mon cœur est si sensible pour vous?... Ma chère enfant ! je vous dois le bonheur de mes derniers jours ! C'est une tendresse paternelle que j'éprouve !... Je crois revoir ma fille, à l'âge que vous avez ; mais embellie ; vous êtes plus jolie qu'elle ne l'était.

En ce moment, le petit fils, jeune homme de vingt cinq ans, heurta quelque chose, et fut aperçu, tant du vieillard, que des deux jeunes personnes. Son aïeul le gronda de le surprendre. Mais il fut adouci par Julienne, qui le priait pour le jeune homme. Elle était si belle, si provoquante, que la sympathie agit sur-le-champ. A. D. p. se mit aux genoux de la jeune beauté en lui disant. — Fée céleste ! je ne vous connais pas ; mais je vous suis attaché pour jamais !

Le vieillard fit un cri de joie, et embrassa son petit fils.....

Depuis ce moment, la porte fut ouverte à la famille. Le lendemain, la marquise de L*** vint chez son père. Elle vit Julienne, et fut émue. Elle se rappela ce qu'on lui avait dit de sa fille ; elle la fit parler, et la reconnut, mais sans le témoigner. Ce

fut à son père seul qu'elle fit sa confidence. Le vieillard, ne voyant que le bonheur de retrouver une petite fille, dans Julienne, en pleurait de joie. Ce fut lui qui lui proposa de la faire épouser au jeune A. D. p. La marquise le désirait fort! Mais le père du jeune homme hésitait.

Dans le même temps, le jeune comte de L*** arriva de sa garnison. Il vit Centaurée, s'en fit aimer, et il y parut. Le vieillard aimait fort ses deux berceuses! Il seconda la passion de son autre petit-fils. Centaurée accoucha d'un fils sain et vigoureux. Le vieillard lui-même le présenta au marquis de L*** son gendre, en lui disant : — Voyez si vous voulez le rendre malheureux, le vouer à l'opprobre? Dans un premier attendrissement, il consentit.

Le même jour, on maria les deux couples, et l'on en fut ensuite tout étonné! Mais les deux enchanteresses, accoutumées à plaire, et stylées par maman Janus, firent leur cour aux pères de leurs maris, et les captèrent si bien, qu'elles prirent sur eux un empire absolu. Elles les menaient à leur gré. La marquise était ravie du pouvoir de sa fille. Mais l'épouse de Madame A. D. p. était un peu jalouse de sa bru. Il y eut quelques nuages d'humeur. Ce fut alors que Julienne, guidée par les conseils de maman Janus, entreprit de gagner cette femme

acariâtre, par ses complaisances et ses cajoleries. Elle y réussit par un seul des moyens qu'elle employa. Ce fut de se rendre l'*empletteuse* de la mère-tante. Elle se chargea de l'achat des coiffures et des robes. Elle la paraît elle-même. Centaurée en fit autant pour la marquise, et en peu de temps, elle ont été adorées. Tant il est vrai, qu'il ne faut que le vouloir, pour gagner les cœurs.



NEUVIÈME BERÇEUSE
JACINTHE

—

PREMIÈRE CHANTEUSE
ROSEBLANCHE

—

FREMIÈRE CONVERSEUSE
NARCISSE

—

QUARANTE-CINQUIÈME ET QUARANTE-SIXIÈME SUNAMITE
AUBÉPINE ET ÉPINEVINETTE

Nous ne pouvons faire qu'un seul article de ces cinq jeunes personnes, quoique dans les trois ordres. La raison en est qu'elles sont toutes avec le même homme, le maréchal. Il a choisila modeste Jacinthe, parce qu'elle lui a plu. Il a Roseblanche, parce qu'elle chante comme mademoiselle Renaud ; Narcisse, parce qu'elle narre avec grâce ; et les deux autres sont ses uniques Sunamites ; mais, pour les ménager, il ne les emploie que l'hiver. Ce fut Nar-

cisse qui nous fit ce récit qu'on va lire, un jour que nous la rencontrâmes chez Madame Janus.

» — Je suis charmée de vous voir (nous dit-elle, en nous apercevant). Savez-vous que nous sommes cinq à demeure, chez le maréchal? Jacinthe, que vous connaissez, mes trois sœurs et moi?,.. Mais Jacinthe va nous quitter. Les enfants qu'ont eus ses parents, sont morts de la petite vérole, et on est trop heureux de la retrouver, avec toutes les preuves que maman Janus a conservées. Elle a un beau parti, car ses parents sont riches; et l'on a dit qu'elle avait été élevée au couvent. On a trouvé une supérieure, qui l'assure négligemment. Comment donc! c'est un homme de marque! Mais que fait cela? Elle est une jolie femme, et une jolie femme pleine de mérite! Il n'existe personne au monde qui la surpasse. Vous n'avez pas d'idée de son talent pour plaire, et pour gagner l'estime! M. le maréchal ne semblait l'avoir prise que pour nous faire admirer ses vertus. Douce, modeste, obligeante, excellent cœur, désintéressée jusqu'à s'oublier toujours; malgré cela, économe et soigneuse, elle offrait la réalité de la perfection. M. le maréchal a été sur le point de l'épouser. Mais il a préféré, pour elle, le sort qu'elle va obtenir. Elle est toujours avec nous, parce que son mariage se traite en pour-

parlers. Elle va recevoir les visites de son futur à la grille du couvent. »

Voilà ce que nous dit Narcisse. Comme nous imprimons, Jacinthe est mariée; et il est impossible qu'elle ne soit pas heureuse, avec son caractère et sa beauté.

» — Roseblanche ma sœur (reprit Narcisse), avec sa voix enchanteresse, est le charme de la société de M. le maréchal. On la lui demande de tous côtés, pour *l'Opéra*, pour les *Italien*, même pour les *Français*, qui commencent à chanter aussi. Mais ce digne protecteur a sur elle les vues les plus hautes, que vous me permettrez de vous taire. »

Elle nous les a tues effectivement; mais nous les avons découvertes. Il faut que le maréchal soit bien enchanté de la belle voix de Blanchette, pour faire ce qu'on nous a dit. On assure qu'il lui a donné le titre de sa femme, pour l'élever au rang le plus considéré; tandis, que par un excès de bonté sans exemple, il lui donne . . . .
la réalité du mariage... Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle sera bientôt mère... (Au reste, nous n'exposons que des faits. Nous peignons; et d'après nos récits, on jugera la fin du XVIII[e] siècle, que nous ne calomnions pas. Nous nous contentons de déguiser les noms et la condition des personnages.)

« — Je pourrais à présent vous parler de moi (continua Narcisse); mais non; je veux vous dire auparavant, quel est le sort de mes deux jeunes sœurs, que je vous ai nommées autrefois.

» Aubépine était une enfant, lors de notre malheur. Elle l'ignore. C'est dire qu'Epinevinette ne le sait pas non plus. M. le Maréchal, qui les aime tendrement, parce que l'amitié peut s'étendre également à plusieurs objets, vient d'assurer leur établissement d'une manière un peu singulière! M. *De M**** son parent, avait une fille unique, qui est morte. Il en fut au désespoir, et rejeta toute ses espérances sur une nièce, qui mourut aussi. Le duc alors voulut mourir lui-même; il se regarda comme coupable; il dit que son malheur s'était répandu sur sa nièce, et qu'elle n'était morte, que parce qu'il l'avait aimée. La tête lui tourna. Il est dans un état de presque imbécillité. M. le Maréchal, guidé par son amitié pour Aubépine et Epinevinette, s'avisa un jour de les mener à son parent, et de lui dire : — Mon cher duc! ta fille et ta nièce existent encore : les voici. C'est la raison affaiblie, qui te fait croire à leur mort! Le duc semble s'éveiller; l'excès de sa joie fut tel qu'il s'évanouit. On le fit revenir. Il demanda sa fille. On lui présenta Epinevinette. — Oui! s'écria l'infortuné; la

voilà! voilà ma fille! Aubépine s'avance.—Et voilà ma nièce! l'une est brune... c'est ma fille... Celle-ci est blonde... c'est ma nièce! Depuis ce moment, le duc est heureux par une illusion. Il croit voir ses enfants. On va lui remettre les deux jeunes personnes chez lui, et à sa mort, on les mariera très-avantageusement, sous des noms supposés.

» Quant à moi, monsieur l'historiographe, je ne suis pas à plaindre. En faisant pour ma sœur, autant qu'il a fait, le généreux Maréchal n'a pas oublié que je suis sa restauratrice, et *sa chère causeuse,* comme il m'appelle. J'ai un état assuré. Si je deviens mère, mes enfants auront un sort, et de la naissance, qui est aussi nécessaire que la fortune. C'est ainsi, crédules humains, que les gens adroits se moquent de vous, de vos opinions, de vos préjugés, de toutes vos niaiseries. La nature, en nous faisant hommes et femmes, nous a élevés au-dessus de toute l'animalité. Rien ne peut nous dégrader, pas même le crime. Et les humains l'ont si bien senti, que c'est moins le crime qui flétrit, que le bourreau et l'échafaud... Je ne vous en dirai pas davantage. »

Narcisse était chez Madame Janus avec ses trois sœurs et Jacinthe. Je les admirai toutes cinq, et je faisais de profondes réflexions sur les caprices de

la fortune ! Nous avouerons que nous ne pouvons nous défendre d'une sorte de considération pour cette Janus, malgré son métier, en voyant le respect, la tendresse, la reconnaissance que lui marquent toutes ses filles, même la modeste, la chaste Jacinthe !

Nous n'avons jamais pu savoir au juste quel était le mari de Narcisse. Soit qu'il fût trop élevé, soit que ce fût un mariage clandestin, soit qu'il fût contracté par une personne non mariable, sous le nom d'une qui l'était (ce que nous présumons), jamais Madame Janus n'a voulu s'ouvrir, et nous sommes obligé de laisser cette lacune à notre histoire.

DIXIÈME ET ONZIÈME BERCEUSE

—

AUTOMNETTE ET LISERONE.

Ces deux jeunes personnes se réunirent, pour être Berceuses, non d'un homme, mais d'une femme très-riche, qui s'éprit, pour Automnette, de la plus tendre amitié. Cette dame fit deux bonnes actions: elle obligea Printanière, la cousine, de garder toute sa fortune, et l'empêcha de prendre Liserone avec elle, lorsqu'elle se maria; en lui représentant, combien il était dangereux de mettre dans un ménage, un sujet de tentation aussi grand que les charmes d'Automnette. Cette raison fut ce qui détermina la dernière à se séparer de sa tendre amie.

Quant à Liserone, fille de la bossue, la dame,

nouvelle protectrice, promit de la dédommager de la succession de sa mère, qu'aussi bien elle n'obtiendrait pas de la loi. Elle ne voulut pas même qu'on avertît les deux sœurs, la mère de Soucie et celle de Liserone, de leur maternité. Elle fit sentir à Madame Janus, que c'était porter la désunion dans une famille, alors très-unie; le neveu et les deux nièces étant d'aimables jeunes gens, pleins de mérite; que puisqu'on réparait les torts de la nature envers les enfants naturels, il fallait abandonner aux trois autres les avantages que la loi leur assurait. Ces considérations ne produisirent pas entièrement leur effet sur Madame Janus, un peu entêtée de son naturel, et qui voulait punir la sœur aînée de son avarice. Elle se tut néanmoins.

Cependant la dame protectrice chérissait ses deux pupilles, qui l'endormaient, le soir, par les contes qu'elles lui faisaient des histoires de toutes leurs compagnes. Elle les adopta pour ses filles, et leur chercha des partis sous ce nom glorieux.

Comme elle avait changé d'hôtel, ses nouveaux voisins du Marais la crurent mère des deux belles. Un voisin, qui avait pour fils un petit Parisien très-nigaud, nouvellement décoré d'une charge, vint chez la dame veuve, pour lui demander une de ses

demoiselles. — Laquelle, Monsieur? — Mais, Madame, celle que vous voudrez : mon fils n'a pas de volonté. — En ce cas, Monsieur, je vous déclare deux choses; que je donne à ma fille, quinze mille livres de rentes, pour tout, sans autre espoir, et que je vous accorderai celle que choisira Monsieur votre fils... Le père accepta, en donnant les marques de la plus vive reconnaissance.

Dès le lendemain, il amena son joli nigaud, en belles manchettes de dentelle, frisé, bien parfumé, ayant des boucles d'une largeur! d'un éclat!... Automnette et Liserone étaient avec leur mère adoptive.

Après les salutations, la dame protectrice a dit au jeune homme : — Monsieur, on m'a dit que vous étiez indécis entre mes deux filles. C'est donc à elles à vous choisir. A la fin de votre visite, je leur demanderai leur sentiment. Ah! Madame! (dit le père), que je voudrais être à la place de mon fils! Il sera sûr de ne pas déplaire, et c'est un si grand bonheur, de la part de l'une ou de l'autre de ces belles personnes! Le fils pirouettait, et se caressait devant les glaces. Il est vrai qu'il n'avait que vingt-deux ans; c'est à Paris l'âge suprême de la fatuité pour les sots. Quelques-uns, cependant, sont encore plus sots à trente... On causa. Le fat

dit des riens ; son père, homme de quarante ans, dit des choses. Il parla de feu son épouse. — Vous êtes donc veuf, Monsieur ? (dit la dame protectrice). — Oui, Madame, et voilà mon fils unique... On continua. Le père et le fils ne s'ennuyaient pas ; mais l'heure les renvoyait. Le père le sentit, car pour le fils, il ne sentait rien, que son mérite.

— Madame ! (dit le premier), avant de sortir, pourrais-je savoir, aujourd'hui, laquelle de ces deux charmantes personnes j'aurai le bonheur d'avoir pour bru ? — Nous allons délibérer (dit la dame en riant).

On délibéra. Puis les deux jeunes personnes rentrèrent chacune dans leur chambre. La dame appela le père:

— Monsieur... J'ai une singulière chose à vous dire ! — Hé ! Madame ! vous m'effrayez !... — Mes deux filles... ne goûtent pas... votre fils. — Je m'en m'en serais douté ! — Mais... toutes deux... vous choisiraient... si vous étiez à choisir ! — Juste Ciel ! (s'écria le père avant que la dame eût achevé)... Ah ! Madame ! je suis à celle qui voudra de moi... Mais que l'autre prenne mon fils ! — A ce prix, je crois qu'on le prendra. Elles s'aiment si tendrement toutes deux, qu'il suffira que la vôtre en prie sa

sœur... Mais voyez celle que vous choisissez. —

— Moi, choisir !... Ah ! Madame ! à mon âge, il est trop doux de l'être ! — Voyons donc celle qui vous aimera le plus. Elle rentra, et au bout d'un demi-quart d'heure, elle revint avec Automnette. Le père crut que c'était celle qu'on voulait lui donner. Mais la dame lui dit : — Il vaut mieux donner cette grande fille, saine et vigoureuse, à votre fils ; elle le dominera plus aisément, malgré sa douceur, que la délicate Liserone qui, d'ailleurs, est plus votre admiratrice.

Le père baisa la main de la dame, et passa auprès de Liserone ; tandis que la dame protectrice disait au jeune homme : — Monsieur, je vous assure Automnette. Elle ne vous a pas choisi ; c'est moi qui vous la donne. Le jeune fat fut si frappé de l'éclat de la belle brune, qui rougissait, en voilant ses grands yeux noirs, par des paupières dont les cils descendaient au milieu de ses joues de rose, qu'il s'oublia un instant, pour songer à elle.

Cependant, on s'arrangeait dans l'autre pièce, et les mariages se décidaient. On invita les deux hommes à souper. La soirée fut délicieuse, et en sortant de la maison, le fat aimait Automnette presqu'autant que lui-même.

15.

Passons au dénoûment.

Le jour des articles, veille de la célébration, il fallut décliner les noms. La dame protectrice donna les deux véritables, et avoua que les deux belles n'étaient que ses filles adoptives; que les parents de Liserone étaient absolument ignorés, et que l'on connaissait ceux d'Automnette. Le père fut un peu étourdi; mais le fils lui demanda si la dot était réelle. Sur la réponse affirmative, il déclara qu'il se marierait. Le père était trop épris de Liserone, pour rétrograder. Ainsi, grâces à l'adresse et à la générosité de la riche dame, ses deux pupilles furent épousées.

Mais on ne s'en repentit pas. A peine le riche oncle d'Automnette fut-il instruit, par le billet d'invitation, du sort heureux de sa nièce, qu'il accourut avec sa sœur. Ils augmentèrent la dot, et assurèrent la moitié de leur succession à Autom nette, qu'ils chérissent depuis ce moment. La tante coquette est enchantée de se trouver dans une maison honnête, dont elle peut tirer vanité parmi ses connaissances considérées.

DOUZIÈME, TREIZIÈME, QUATORZIÈME ET QUINZIÈME BERCEUSE

—

BARBEROSE ET TULIPETTE; FRAMBOISINE ET PÊCHETTE. QUARANTE-CINQUIÈME SUNAMITE : REINECLAUDE.

Un homme puissant, et très-âgé, qui avait éntendu parler des merveilles qu'opérait Madame Janus, avec ses pucelles, lui rendit une visite, pour s'informer de la vérité. La restauratrice lui dit naïvement ce qu'elle faisait, et que sa docrine était fondée sur les profondes connaissances d'un célèbre médecin. L'homme en place l'ayant très-attentivement écoutée, désira de voir ses élèves. Madame Janus les fit entrer dans le salon. Le Monsieur les considéra, et fit choix, pour *Berceuses,* de Barberose, de Tulipette, de Framboisine et de Pêchette, qu étaient les seules qui restassent pour cet

emploi. Les autres étaient des *Chanteuses* et des *Converseuses*. Puis voyant qu'une plus jeune que les autres se tenait à l'écart, il la fit approcher. Madame Janus lui dit. que cette jolie enfant se nommait Reineclaude. qu'elle était sœur de Barberose et de Tulipette, mais qu'étant encore impubère, elle achevait son éducation. L'homme en place pria qu'on la lui remît, avec ses deux sœurs, sous la conduite desquelles Reineclaude resterait. Madame Janus le voulut bien, et le Monsieur emmena les cinq élèves, qu'il logea dans son hôtel.

Ce fut quelque temps après que nous revînmes chez Madame Janus, un jour que les cinq élèves lui rendaient visite. Nous priâmes l'aimable Barberose, qui nous parut la moins timide, de nous faire la suite de leur histoire. Elle y consentit avec grâce.

» — Vous savez, Monsieur, que Framboisine est fille d'une nièce de curé, qui l'a perdue aux *Tuileries;* que Pêchette est née d'une femme assaillie par des voleurs ; que mes sœurs Tulipette, Reineclaude et moi, nous sommes nées d'un marchand ruiné. Un triste avenir nous attendait également toutes cinq. si maman Janus ne se fût trouvée au monde pour nous secourir. C'est notre

ange tutélaire. Je vais commencer par mon histoire.

» Je n'eus pas été deux mois chez notre protecteur actuel, que je m'aperçus que j'étais observée par un beau jeune homme, qui passait tous les jours sous nos fenêtres. Celle de mon cabinet d'études donne sur le boulevard. Le jeune homme l'a remarqué, et il vient tous les soirs y chanter des paroles qu'il a composées, par lesquelles il m'exprime ses sentiments. J'en parlai à notre protecteur dès les premières soirées. On le guetta, et un soir, on le saisit, et on l'amena devant le maître de l'hôtel. Nous étions toutes cinq dans la salle, habillées de la manière la plus brillante.

» M. le duc demanda au jeune homme, ce qu'il prétendait, exprimant sous les fenêtres du cabinet jalousié de tendres sentiments, fort ingénieusement tournés?

» Le jeune homme répondit qu'il était amoureux passionné. Dès les premiers mots, nous reconnûmes qu'il était anglais. M. le duc en fut plus indulgent. Il demanda, qu'il désignât celle qu'il aimait? L'anglais vint mettre un genou devant moi. — Bon! voilà un ancien chevalier, respectueux envers les belles (s'écria M. le duc)... Que prétendez-vous (ajouta-t-il)? — L'obtenir pour femme.

Elle est blonde; on la croira anglaise : mais elle n'en a pas la fadeur : elle est vive et sémillante comme une brune. — Qui êtes-vous (reprit M. le duc). — Le fils d'un riche marchand de la cité de Londres. — Ayez le consentement de vos parents ; que je sache le sort que ma fille aura, et je vous la donne... En attendant, je vous permets de lui parler à chaque fois une demi-heure en ma présence, après le dîner, auquel je vous invite pour tous les jours, où je ne mangerai pas en ville. Mon suisse vous dira si j'y suis... Et sur-le-champ, Monsieur, je vous donne votre demi-heure première. Le jeune anglais remercia et vint auprès de moi.

» Nous causâmes. Il me dit les choses les plus tendres, les plus flatteuses. Je lui répondis avec politesse souvent interdite de ses éloges...

» Que vous dirai-je? depuis ce moment, je le vois tous les jours. Tous les soirs, il vient chanter sous mes fenêtres ce qu'il sent pour moi, et M. le duc lui-même prend plaisir à l'entendre. Hier, il a reçu le consentement de son tuteur, et la preuve d'une fortune de mille livres sterling de revenu. Je suis venue avec mes compagnes, prévenir maman Janus, qui doit me servir de seconde mère, et qui amènera la mienne à mon mariage. »

Voilà pour moi. Je vais maintenant vous parler de ma sœur Tulipette; à moins qu'elle ne veuille raconter elle-même.

— Mais oui (dit Tulipette) Monsieur ne m'interdit plus autant qu'autrefois ! Et puis, il faut bien m'accoutumer à parler.

» Je vous dirai, Monsieur. que j'ai aussi un amant. M. le duc l'a bien voulu ; parce qu'il préfère notre avantage à son amusement. Mon amoureux est Espagnol. Il fut surpris de voir l'Anglais faire l'amour à la manière de Madrid, et il l'épiait, sans être vu. Lorsque l'Anglais fut pris. l'Espagnol attendit qu'il sortît, et le voyant très-gai, il voulut aussi se faire prendre, mais d'une autre manière. J'étais celle qui l'avait charmé : il ne connaissait pas la maîtresse de l'Anglais ; il craignit une rivalité. Il vint dans la maison. Le suisse lui demanda, ce qu il voulait? — Parler à une de ces dames, mise de telle manière. — C'est Madame Tulipette (lui dit le suisse). Un laquais survint. Le suisse lui dit tout bas de mener ce monsieur au duc, et de lui dire, qu'il demandait Madame Tulipette. Le laquais conduisit l'Espagnol jusqu'à l'antichambre, où il le laissa, pour aller avertir son maître. M. le duc prit aussitôt son parti, qui fut de m'avertir, et de me faire recevoir la visite du jeune étranger.

J'étais parée, mais on redoubla mon éclat; on me fit asseoir sur une chaise longue, et après m'avoir donné l'air déesse, on introduisit l'Espagnol dans un boudoir éclairé de vingt-cinq bougies. J'étais dans l'attitude la plus imposante, les pieds sur un petit tabouret bas, de velours cramoisi, garni de brillants. Le jeune homme fut ébloui. Ce ne fut que timidement qu'il vint jusqu'à moi. Il s'inclina. Je lui fis signe de s'asseoir. Tout m'était prescrit par M. le duc.

» — Est-ce une fée? est-ce une mortelle que je vois (dit l'Espagnol). Je ne répondis rien. — Daignez me parler? — Je ne sais qui vous êtes répondis-je). Pourquoi venez-vous ici? — Pour vous offrir mon hommage respectueux. — Pour l'accepter, il faudrait vous connaître? — Je suis un bon *Hidalgo* de Castille. J'ai une fortune considérable. Un Anglais chantait sous les fenêtres d'un pavillon de cet hôtel; il a été pris hier, et il est sorti content. — C'est qu'il a parlé comme il convenait, au sujet de ma sœur. — De votre sœur, Madame! Ha! je suis trop heureux! — Si son bonheur vous touche aussi fort, vous devez être un sincère ami. — Ce n'est pas son bonheur, c'est le mien, qui me touche! Je craignais ce cavalier pour rival... Belle dame! daignez me dire, si je

puis encore espérer, supposé que je le mérite?

» Ici, M. le duc entra, suivi de mes sœurs et de mon amie.

» — C'est à moi qu'il faut demander une réponse (dit-il à l'Espagnol). Le jeune homme s'inclina profondément, et dit au duc : — Monsieur! prescrivez-moi ma conduite, et je vous obéirai... — Vous êtes ici venu de vous-même. Quel est votre but? — D'obtenir la main de cette belle personne, si je ne suis pas trop au-dessous d'elle. — Êtes-vous décidé à l'épouser, quelle qu'elle soit? — Oui, Monsieur. — Je vous l'accorderai, si je m'aperçois que vous pouvez la rendre heureuse. Vous lui parlerez tous les jours une demi-heure, en même temps que l'Anglais à son aînée, et vous dînerez ici lorsque j'y serai.

» L'Espagnol fut comblé de joie. Nous causâmes familièrement une demi-heure, et il se retira enchanté. Il y a huit jours qu'il a reçu tous les papiers nécessaires. Demain, il m'épousera, aux pieds des mêmes autels, où l'Anglais recevra la main de ma sœur Barberose. »

— C'est le tour de Framboisine (dit Barberose). Veut-elle conter?

— Il le faut bien (dit cette jolie personne, ou je passerais pour une niaise, qui ne sait pas s'exprimer.

» Je ne parlerai pas de ma naissance, que vous connaissez : je fus jetée sans parents sur la surface de la terre. Mais aussi, je n'ai pas à craindre le déshonneur communiqué. Je suis à moi seule toute ma famille, et mes propres actions peuvent seules m'honorer, ou me couvrir de honte. C'est un avantage ; car je ne veux en faire que de bonnes.

» Nous allons souvent aux *Italiens*. C'est un spectacle charmant par les pièces, les acteurs, les actrices et la musique. On peut lire, chez soi, les pièces des Français, avec autant de plaisir qu'à la représentation ; mais il faut voir jouer celles des *Italiens* ; il faut entendre un *Courcelle*, un *Granger*, une Madame *Verteuil*, alléger le drame de sa pesanteur, et la remplacer par l'énergie : une Madame *Dugazon*, une sublime *Renaud*, une aimable *Saint-Aubin*, une séduisante *Carline*, une Mademoiselle *Adeline*, une Mademoiselle *Desbrosses*, etc., ôter à l'ariette son insignifiance et sa nullité. Un soir que nous étions, toutes cinq dans les loges sur l'amphithéâtre, parce que M. le duc occupait la sienne avec des dames, et encore parce qu'il se fait un devoir de payer souvent nos plaisirs, pour l'avantage du spectacle ; un soir, dis-je, il vint derrière nous une dame, avec un homme

d'un certain âge. Nous nous serrâmes aussitôt, pour donner à la dame la place d'honneur. Elle l'accepta, en nous remerciant beaucoup. J'étais presqu'à l'autre extrémité de la loge. Elle avait sans cesse les yeux sur moi. — Quelle est cette aimable demoiselle (dit-elle à Barberose, sa voisine). — C'est ma compagne. — Mon Dieu ! je ne saurais détourner mes regards de sur elle !... Je devrais avoir une fille de son âge et de sa figure ; mais la mort me l'a enlevée à douze ans... Qui est-elle ? — C'est une orpheline. — Pardon ! mais je vous avouerai, que c'est pour elle que je suis venue dans cette loge... C'est la place des *filles*... Pardon ! pardon !... Mais... le serait-elle ? — Non, Madame, nous sommes de jeunes personnes honnêtes, mais dont la situation est très-extraordinaire ! — Mais honnêtes ? — Oui, Madame. — Elle est orpheline, indépendante ; elle n'a personne ? — Personne, que des protecteurs. — Ha ! bon Dieu !... si j'avais le bonheur !... — Dans l'entr'acte, nous changerons de place, et vous lui parlerez. — Ha ! Mademoiselle ! je vous aurai bien de l'obligation !

» L'acte étant fini, Barberose vint auprès de moi et me prévint. Nous changeâmes de place, et je me trouvai auprès de la dame. Elle me témoigna la plus vive amitié ; elle me dévorait des yeux, me

pressait les mains. Je lui fis mon histoire pendant la pièce. Elle paraissait transportée. Elle vint le soir même chez M. le duc, et elle lui proposa de m'adopter. Ce digne protecteur y consentit. Je suis adoptée depuis un mois, et je demeure chez ma nouvelle maman, qui est très-riche. Elle m'a trouvé un parti, que j'aime, parce qu'il en est digne, et je serai mariée après demain. Je veux assister au mariage de mes sœurs. Car toutes les élèves de maman Janus se donnent ce nom, et plus particulièrement celles qui ont des rapports entre elles. Voilà où j'en suis, Monsieur. »

Nous admirâmes la variété des aventures de ces filles : nous trouvions du plaisir à les entendre, et nous ne doutons pas qu'elles n'en fassent autant au public, à la lecture, que nous en avons pris à les écouter.

C'était le tour de Pêchette. Elle s'approcha en rougissant. — Veux-tu que je conte (lui dit Barberose). — Non, non! tu te permettrais des plaisanteries...

« Monsieur (ajouta la jolie Pêchette), mon aventure est postérieure à celle de Framboisine. Vous savez comment je suis née. Il fallait que tout se ressemblât.

» Un jour, une dame un peu dégigandée, se

présenta chez M. le duc, demandant à lui parler. Elle paraissait avoir environ quarante ans. Elle fut introduite. — Monsieur le duc (dit-elle, en faisant une révérence gauche), vous avez chez vous une élève de Madame Janus, appelée Pêchette ? — Oui, Madame. — C'est, M. le duc, que je suis sa mère. — Je vous en félicite, Madame. — Ha ! M. le duc ! songez par quelles angoisses j'ai dû passer !... car vous savez tout ? — Oui, Madame, et je vous plains bien sincèrement ! — Ha !... Vous sentez, M. le duc, que je suis seule en état de lui dire quel est son père ? — Et comment pouvez-vous le savoir ? — Ha ! M. le duc ! si vous étiez femme, vous sauriez cela... Dans les *vingt-huit*, tous n'étaient pas soldats... Il y avait un jeune enseigne, beau comme l'amour... Vous sentez bien, M. le duc, qu'une femme ne résiste pas à ces choses-là ?... Je fus sensible, un instant... Rien après... De vilains soldats, plus brutaux... qui ne causaient que de la douleur... à une femme délicate... Car j'étais, M. le duc... J'aurais tenu là... (montrant ses dix doigts en étreinte). — Vous étiez femme de fermier ? — Est-ce qu'une fille de fermier, qu'épouse un fermier, ne peut pas être délicate, monseigneur ? — Si, si... Voyons. — Je voudrais voir votre Pêchette : si elle ressemble à son père, il n'y a pas

de doute. — Vous ne l'avez donc jamais vue? — Non, M. le duc. — Hé bien, elle va paraître; mais avec ses cinq compagnes; et vous la démêlerez. — Bon! bon! je m'en tromperai moins.

» On nous fit toutes paraître à la fois dans le salon. Dès que la dégigandée m'aperçut, elle courut à moi, en s'écriant : Voilà, voilà ma chère fille! la voilà! Elle ressemble à son père comme deux gouttes d'eau! M. le duc me demanda, si j'avais jamais vu cette dame? Je répondis, que c'était la première fois. Il la crut, et la félicita, en lui faisant mon éloge. Ma mère me fit beaucoup de caresses, et me promit de me montrer mon père, qu'elle nomma. — Comment (dit M. le duc)! il a été tué ces jours-ci. — Tué! tué (s'écria la dame). Ha! Ciel!... Le sort me poursuit!... Tué! tué!... ma chère fille! tu n'a plus que moi!... — J'ai un excellent proteçteur (répondis-je), et maman Janus. — Oui, oui, mais je veux dire, que tu n'as plus que ta mère... Allons, allons, j'ai quelque chose. Je t'assurerai tout, si M. le duc veut me permettre de te marier. — Je songeais à l'établir (répondit notre protecteur).

» Ma mère, après une longue visite s'en alla. Le lendemain, il vint de sa part, un assez bel homme âgé de trente ans, qui me demanda. On le présenta

au duc, auquel il donna une lettre de créance de ma mère, comme étant le parti qu'elle me destinait. Il me parut assez aimable et M. le duc lui-même le goûta fort. Il se nomma : c'était un bon gentilhomme de Normandie, un peu braque, il est vrai, mais estimé généralement. Il était devenu amoureux de moi, en me voyant, du boulevard, prendre l'air dans le jardin de l'hôtel. C'est lui (nous dit-il), qui m'avait rappelée au souvenir de ma mère, et qui l'avait engagée à la démarche qu'elle avait faite la veille. On l'écouta. Il fut accepté, sauf les informations.

» Le lendemain, ma mère revint. Elle demanda au duc la permission de me conduire chez quelques parents, qu'elle ne voulait pas nommer. On lui accorda sa demande. Elle me conduisit dans deux maisons, chez madame la baronne de***, qui m'examina très-curieusement! et chez une vicomtesse, qui m'accueillit très-bien. Je ne concevais pas que ce fussent là des parentes de ma mère. Cependant on la nommait ma cousine. Elle me ramena le soir.

» Quelques jours s'écoulèrent, au bout desquels, je fus de nouveau redemandée par ma mère. On me confia plus facilement encore. Nous soupâmes chez la vicomtesse. Ma mère me ramena

chez elle, et me proposa de coucher. Je ne voulais pas. Elle envoya devant moi, dire que je couchais. Une observation que j'avais faite, c'est que ma mère aimait un peu le vin, pour une femme. Je couchai dans sa chambre, mais non pas avec elle. J'eus le grand lit. Ce qui m'étonna. Je dormais mal... Enfin, je succombai au sommeil... Je m'éveillai dans les bras d'un homme!...

» Je m'écriai!... L'homme s'enfuit, et ma mère s'éveillant, vint à mon secours... Je ne pus m'empêcher de lui faire des reproches. Elle me protesta qu'elle n'avait introduit personne. Je me levai... bien affligée de mon malheur...

» Je m'en retournai au jour, et je ne cachai rien à notre protecteur... Il fit saisir la dame... C'était mon amant!... Mais son projet de m'épouser étant réel, on a tenu la chose secrète. Tout est prêt. Je serai mariée demain, au même instant que mes amies.

» Quant à ma mère, c'est une bonne fermière. Elle a dit une partie des choses que vous avez entendues, sur mon origine ; mais elle ne songe pas à moi. On ne lui révélera peut-être jamais mon existence. »

Nous fûmes très-contents du récit de Pêchette, et nous le lui témoignâmes. Il ne restait plus que Reineclaude à parler.

L'histoire de cette jeune beauté fut courte. Comme elle était absolument neuve, et qu'elle n'avait encore été la Sunamite de personne, le duc qui la voyait tous les jours embellir, lui a proposé de s'attacher uniquement à lui, après le mariage de ses sœurs et de ses compagnes. Reineclaude, qui voit le protecteur adoré, s'est fait illusion à elle-même : elle croit avoir de l'amour pour lui, et cette heureuse erreur a tellement flatté le duc, qu'il se propose de lui donner le titre de son épouse. Mais le mariage sera secret pour le public, et ne sera connu que des enfants des deux premières femmes du duc, afin qu'ils aient plus de considération pour la jeune personne, que si elle était une simple Sunamite. Reineclaude est vive, sémillante. Elle est vivement désirée d'un petit-fils du protecteur. Peut-être arrivera-t-il quelque aventure, qui empêchera le mariage...

Si nous apprenons quelque chose durant l'impression, nous en rendrons compte à nos lecteurs, *ad calcem libri.*

Le jeune homme a été dédaigné de Reineclaude : c'est un phénomène ; mais il faut dire la vérité, même invraisemblable... Elle a refusé toutes ses propositions.

DEUXIÈME ORDRE

—

LES CHANTEUSES

Nous allons comprendre, sous cette dénomination, toutes les ex-Sunamites, qui ayant de la voix, font aujourd'hui dans le monde le rôle de musiciennes. On connaît encore des femmes célèbres, qui ont fait autrefois le rôle de chanteuses. C'est une profession très-honorable ! Nous le voyons par ses effets : le chant mène à tout. Nous pourrions en citer plus d'un exemple. Aussi rien de plus intéressant qu'une virtuose, dont la voix mélodieuse semble être un écoulement de la beauté de son âme !... Voici la liste des ex-Sunamites du deuxième ordre d'amuseuses.

Violette et *Giroflée ; Lilette* et *Pensée ; Soucie* et *Génétine ; Muscadine* et *Grenade ; Piédalouette, Abricote*, et *Félicité*.

DEUXIEME & TROISIEME CHANTEUSE

—

VIOLETTE ET GIROFLÉE

L'usage de Madame Janus étant d'envoyer toujours ses élèves deux à deux, nous nous y eonformons.

Il y a maintenant à Paris un vieillard, tellement en goût de la musique du Théâtre *Italien* et de la rossignolante Mademoiselle *Renaud*, cette inimitable virtuose, qu'il avait prit en dégoût le boire et le manger; il n'avait plus de sensation que par les oreilles. Dès qu'il était à table, à peine avait-il goûté un mets, qu'il se levait, courait à son forte-piano, et solfiait un air de table, soit du *Roi et le Fermier*, soit du *Tableau parlant*, etc. Il revenait à table, et ne goûtait à rien. — Renaud ! céleste

Renaud ! s'écriait-il), vient m'enchanter ! Sa famille, à laquelle sa conservation importait beaucoup, était au désespoir. On invita Mademoiselle Renaud à venir le calmer. Mais cette jeune cantatrice, aussi vertueuse qu'elle est harmonieuse et belle, ne crut pas apparemment devoir se rendre à de pareilles invitations. Il fallut s'intriguer (1).

Ce fut alors qu'on découvrit Madame Janus, cette femme si utile aux gens qui ne le sont plus... On accourt chez elle. On lui demande ses musiciennes : elle en fait paraître douze. Quelle fut la surprise et la joie du député de la famille alarmée, quand il découvrit, parmi ces jeunes beautés, une figure si parfaitement ressemblante à la cantatrice rossignolée, qu'on pouvait la prendre pour elle ! — Ah ! Mademoiselle ! (lui cria-t-il), chantez ! chantez ! Giroflée chanta, et l'on crut entendre la céleste Renaud !... Transporté de joie, le député de la famille du vieillard fit ses propositions, qui furent acceptées. Mais la maman Janus lui signifia que Giroflée n'irait pas seule, et qu'il fallait qu'on lui choisît une compagne. — Volontiers ! (s'écria le député); abondance de biens ne nuit pas ! L'une d'elles, qui se tenait à l'écart, parce qu'elle espérait

(1) Nous ne garantissons pas ce fait.

de rentrer bientôt chez ses parents par notre moyen, Violette, se trouva ressembler parfaitement à Madame *Dugason :* non pas à cette artiste laide, au visage dur, hideux; mais à cette fée qui enchante au théâtre, ramenée à dix-sept ans, mille fois plus aimable que jamais ne le fut Mademoiselle Lefèvre. Le député la pria de chanter. Elle le fit. Ce fut la voix de l'actrice, mais plus sûre, plus touchante, n'ayant pas ce grasseyement pâteux qui gâte l'organe, et que Madame Dugason est parvenue à faire oublier (1). — Ciel ! (s'écria l'envoyé), voici un nouveau trésor !... Ah ! Mesdemoiselles ! venez, venez sauver la vie et l'appétit à mon bienfaiteur !

Madame Janus plaida si bien la cause du vieillard musicomane et *Renaudimire* (nous forgeons des mots sans scrupule, à l'exemple de *Cicéron,* qui disait d'*Antoine*, qu'il *syllaturisait*), qu'elles consentirent à venir, le jour même, à dîner. Le vieillard, maigre, exténué, allait se mettre à table, pour en sortir à vide. Un rideau de taffetas rose cachait le forte-piano, quand tout à coup, il entend une voix douce, qui lui chante cette ariette, d'une pièce non encore jouée, musique d'*Aleirac :*

(1) Il fut un temps où l'on s'exposait à une lettre de cachet, en parlant ainsi d'une chanteuse ; mais nous ne les craignons plus.

Violette.

Depuis l'heureux instant
Où j'ai vu Rosalie,
Je ne suis plus content,
Qu'autant
Que son aimable folie
Répand
Sur ma vie
L'ambroisie
De l'amusement!
Ennoblie
Par son talent,
Cette nymphe jolie
Multiplie
Le ravissement.
Elle allie
Cette mélancolie
Du sentiment,
A l'enjoûment;
Et la saillie,
L'égarement
De l'orgie,
Au doux enchantement
De l'attendrissement.

Je l'adore,
Et cette belle main
L'emporte sur celle de Flore,
Quand l'aurore
Ouvre les portes du matin!
C'est d'elle que j'implore

Un plus heureux destin !
Mon âme était assoupie
D'une mortelle langueur ;
Une épouse trop unie
M'affadissait le cœur !
Rendez-lui sa vigueur,
Son ancienne énergie,
Par un peu de lubie,
Mais sans trop de rigueur !

Giroflée.

Pour l'amant qui m'engage
Je prendrai le langage
Que mon cœur m'a dicté.
Vous n'êtes point volage ;
Fidèle à la beauté,
Si votre cœur est arrêté
Dans une chaîne nouvelle,
Ce n'est pas qu'il ait quitté
Celle qui dut être éternelle :
Votre femme de nouveauté
Envers vous seule est coupable ;
Elle a cessé d'être semblable
A celle qui vous charma :
Elle connaît son tort, et change,
En vous rendant l'objet que votre cœur aima,
Ainsi, ne trouvez pas étrange
Que de votre côté votre épouse se range.
Et vous laisse brûler du feu qu'elle alluma !
Elle veut que votre tendresse
Se lasse d'un nouvel amour,

17.

Pour être nouvelle à son tour :
Et revenant, par ce détour,
Au cœur qui l'intéresse,
Elle prend le plus court.

— Avalez ce potage! (lui dit-on, en le retenant sur sa chaise, ou la musique cesse, et la chanteuse disparaît! Mais il ne put manger. On lui dit alors que deux belles actrices vont venir se mettre à table, s'il promet de manger. Il s'y engage. Le rideau s'ouvre, et les belles paraissent. — Mademoiselle Renaud! (s'écria le vieillard), et... Madame Dugason!... Ah! divinités! venez, venez embellir ma table! Les belles s'y assirent en rougissant. — — Je vais manger (leur dit-il).

En effet, à peine furent-elles servies, qu'il fallut le modérer, de peur qu'il ne s'étouffât. Il leur enlevait ce qu'elles avaient touché. Un morceau mordu leur était ravi sur-le-champ. On craignit pour son estomac.

Depuis ce moment, les deux belles chantèrent, mangèrent, reçurent des présents et furent adorées. Giroflée est recherchée aujourd'hui par un excellent parti. Quant à Violette, nous avons découvert qu' elle est fille du notaire. C'est avec précaution que nous instruirons ses parents. Nous leur dirons tout, parce qu'ils le sauraient malgré nous : mais

nos ménagements adouciront le coup; et la pureté, la vertu de leur fille achèveront d'effacer toute impression désagréable. Le bonheur le plus pur attend les deux jeunes musiciennes. Nous avons montré hier Violette à la femme du notaire, sans la lui faire connaître. Elles ont causé; elles sont enchantées l'une de l'autre... Demain, arrivera le coup de théâtre. Nous donnerons pour fille, à cette heureuse femme, la jeune personne dont elle désire le plus d'être la mère.

Si quelqu'un allait s'imaginer, que ces historiettes sont rédigées pour délecter les libertins et les libertines, il se tromperait grossièrement! Amis des bonnes mœurs, M. Aquilin des Escopettes et moi, nous ne peignons le vice que pour le trahir. Nous sommes ses dénonciateurs. On nous a fait craindre quelques applications. Nous avons examiné. Elles résultaient, d'une faute d'impression, dans l'histoire d'*Éléonore,* on a mis *Traiteur,* au lieu de *Fumiste : Derhemi* signifie *Dudesert,* etc. Qu'on ne nous prête donc aucunes vues diffamatoires. Nous ne ressemblons pas à ces polissons de colporteurs, qui ont imprimé l'*Almanach des Grisettes.*

QUATRIÈME ET CINQUIÈME CHANTEUSE

—

LILETTE ET PENSÉE.

On se souvient que la jolie Pensée est fille d'une pauvre femme; et que Lilette est petite-fille naturelle d'un président par sa mère. On se rappelle aussi à quelle aventure étrange cette dernière doit le jour. Elle n'est pas dépourvue, comme Pensée, qui n'a que Madame Janus, ses pauvres parents étant morts. Lilette a d'abord le legs du libertin Priape; puis les bienfaits de sa mère et de son aïeul.

Le sort réunit, pour le talent et pour le protecteur, ces deux jeunes blondes, d'origine si différente. C'est que Lilette avait tous les charmes de *Colombe* à dix-sept ans; et Pensée toute la mignonnesse de Madame *Saint-Aubin* au même âge. Or,

il y avait de par le monde deux frères, d'environ trente à trente-cinq ans, célibataires tous deux, qui étaient amoureux passionnés des deux actrices. Celui de trente-cinq ans aimait Colombe depuis quinze. Celui de trente ans, Madame Saint-Aubin, depuis trois.

Or, Colombe, à l'époque où nous en sommes, est une fille sensée, et Madame Saint-Aubin est une épouse attachée à son mari. D'où il résulta, que les deux frères n'eurent ni l'une ni l'autre.

Les deux frères en furent désolés !... Mais ayant un jour été chez Cunégonde, chercher des *ressembleuses*, et n'en ayant pas trouvé comme ils les désiraient, cette matrulle leur dit : — Je vois ce qu'il faut à ces messieurs. Ce n'est pas ici que vous le trouverez. Allez chez Madame Janus, rue des *Deux portes Saint-Sauveur*. Si elle n'a pas à présent ce qu'il vous faut, elle vous le procurera dans peu de temps.

Les deux hommes profitèrent de ce renseignement, et se rendirent chez la dame Janus, à laquelle ils exposèrent le sujet de leur visite. — Voyez (leur dit-elle). Je crois avoir ce que vous demandez. Elle donna ses ordres, et toutes ses filles entrèrent dans le salon.

Du premier coup d'œil, les deux frères trouvè-

rent une ressemblance frappante entre, Lilette, et Colombe à son printemps; entre Pensée, et la mignonne Madame Saint-Aubin. Ils allèrent à elles avec empressement, se croyant encore chez l'Yverkop Cunégonde ou chez Madame Ogret. Madame Janus modéra leur fougue, en leur apprenant, à quelle condition l'on approchait de ses élèves. Ils furent un peu surpris! et demandèrent du temps pour se déterminer. Madame Janus cependant fit chanter les deux jeunes personnes, et elles s'en aquittèrent d'une manière qui augmenta la ressemblance avec leurs modèles. Les deux frères ravis, étaient prêts à se décider, lorsque Madame Janus elle-même les retint, en leur proposant de leur permettre une demi-heure d'entretien par jour, avec leurs belles, en sa présence. Ils acceptèrent, et ce fut ainsi que se termina la première visite.

Les deux frères ne manquèrent pas de se présenter le lendemain. Madame Janus leur tint sa parole. Lilette et Pensée arrivèrent seules dans le salon. La maman s'occupa tout au bout, tandis que les deux amants causaient avec leurs maîtresses, à l'autre extrémité. La conversation ne fut d'abord que des compliments, des adulations. Ensuite, on parla d'affaires. Après que les galants eurent ex-

posé les avantages dont ils jouissaient, ils touchèrent une corde délicate ; ils insinuèrent aux deux belles, qu'ils auraient désiré quelques détails sur leur origine. Pensée, qui était l'idole du cadet, raconta tout bonnement la sienne. Elle nomma sa mère, elle dit sa demeure. L'aîné l'écoutait attentivement ; il rougit, fit quelques questions et pleinement convaincu il dit à son frère :

— Mon ami, voici la rencontre la plus singulière ! Il y a dix-sept à dix-huit ans, que demeurant à l'île Saint-Louis, chez le président d'***, notre oncle, j'allai me promener le soir, à la pointe de l'île. Il y vint un garçon et une fille, qui ne m'aperçurent pas. Les voyant se caresser, je me tins dans l'ombre. Je compris, à leurs discours, que c'étaient l'homme et la femme. Jamais je n'entendis rien de si aimable. malgré leur peu d'élégance, que les discours de la femme... Ils s'en retournèrent. Je les suivis. L'homme ne rentra pas. J'entendis qu'il allait à la Halle pour une fruitière. Sa femme lui dit, qu'elle laisserait la porte ouverte, et qu'il rentrerait sans bruit à quatre heures.

Dès que le mari fut éloigné, je montai doucement. C'était un coup pendable ! mais cette jeune femme m'avait prodigieusement ému... J'entrai.

La femme dormait déjà. Je me déshabillai ; je fis un paquet de mes habits avec mes jarretières, afin de pouvoir les emporter en un paquet, et je me glissai dans le lit. J'attendis un moment favorable, quand la femme tout endormie me toucha. Elle m'embrassa sans s'éveiller. Je me livrai à toute mon énergie. La jeune femme y répondit de toute la sienne. Nous paraissions infatigables. Enfin, elle m'arrêta, en me disant : — C'est assez, Jacob ! tu te tueras !

— Ha ! c'est bien le nom que portait mon père (dit Pensée).

— Je feignis de dormir. J'entendis sonner trois heures. Heureusement que la jeune femme s'était rendormie !... Je me glissai hors du lit, je pris mon paquet, et j'allai m'habiller sur le carré.

Je ne pus jamais trouver un de mes bas. Je descendis. A la porte j'entendis quelqu'un. Je me cachai dans l'encoignure et l'on entra. C'était Jacob. Il trouva mon bas, qu'il ramassa en disant : — C'est un bas de soie ! Je l'entendis rentrer. J'écoutai. Il se coucha, et le jeune homme, au bout de quelques minutes, s'éveilla, et sauta du lit, en disant : — Non, non ! dors ! Il faut que j'aille à mon ouvrage ! Elle s'habilla, après avoir fait de la lumière. Elle vit le bas de soie, et dit : —

Tu as trouvé ça ? — Oui, à la porte. — A la porte ; c'est à la ravaudeuse. Et elle se tut. Je descendis, et l'entendant elle-même descendre en sabots : je lui tirai mon bas, et m'esquivai.

Cette femme devint grosse. Elle n'avait jamais eu d'enfants ; elle n'en eut point ensuite. On a parlé de la beauté de sa fille ; et je vois qu'elle ressemble infiniment à ma sœur *Ernestine*, qui elle-même ressemble à Madame Saint-Aubin... Je n'en doute pas. C'est ma fille ! et tu seras mon gendre.

On se félicita de cette découverte singulière, puis on demanda l'histoire de Lilette.

Cette jeune personne la fit avec la même sincérité que sa compagne. Les deux frères connaissaient le trait de Priape, et au nom de la mère de la jeune cantatrice, ils trouvèrent en elle une cousine issue de germaine.

Tout ce qu'on vient de lire avança beaucoup les mariages. Car le jour suivant, l'on vit arriver les deux frères avec deux dames. L'une était Ernestine, leur sœur, l'autre, la présidente de ****, mère de Lilette. Avant de leur montrer les deux jeunes cantatrices, on pria Madame Janus de les faire paraître avec toutes leurs compagnes. On conduisit ensuite les deux dames dans le salon, et on les pria

de les deviner! La présidente les regarda toutes; elle s'arrêta ensuite sur Lilette, en disant : — La voilà. On l'amena dans ses bras. Ernestine chercha ensuite sa nièce, et la reconnut également, à sa ressemblance avec elle.

Il ne s'agissait plus que de savoir comment on ferait, pour les présenter dans le monde. Il fut décidé qu'on dissimulerait absolument leur histoire; que les mariages se feraient secrètement, et qu'ensuite, on donnerait les nouvelles épouses pour deux orphelines, après les avoir greffées sur deux vieilles tiges. Mais on a mis dans les actes, les vrais noms et la vérité.

Nous pouvons certifier, que ces deux jeunes personnes, adorées de leurs maris, en sont vraiment dignes, et qu'elles rendent le bonheur qu'on leur donne.

NOTA. Quelqu'un à qui nos feuilles sont communiquées, à mesure qu'on les tire a fait deux observations. L'une sur la *fille* appelée COQUINE, qui a fait périr son enfant. On a craint que nous ne fussions ses dénonciateurs pour un crime capital. M. Aquilin des Escopettes assure qu'elle n'existe plus.

La seconde est au sujet du garde national, qui maltraitait une fille dans une des allées du *Club*. M. Aquilin a prétendu, par ce récit, engager nos patriotes militaires à se respecter eux-mêmes. Nous ajoutons ici, avec joie que ce but est rempli.

SIXIÈME, SEPTIÈME, HUITIÈME, NEUVIÈME, DIXIÈME, ONZIÈME ET DOUZIÈME CHANTEUSE

—

SOUCIE ET GÉNÉTINE, MUSCADINE ET GRENADE, PIEDALOUETTE, ABRICOTE ET FÉLICITÉ

On sait que Soucie est fille de la blonde mousselinière, et que Génétine est sœur de Bluette, Barberose et Tulipette.

Soucie a la voix douce, harmonieuse, touchante: Génétine l'a sonore, argentine. Lorsqu'elles chantent ensemble, elles produisent un effet surprenant!... Un jour, qu'elles étudiaient une ariette nouvelle, et qu'elles se concertaient, deux seigneurs polonais, nouvellement logés dans un hôtel du voisinage, se trouvèrent sous la fenêtre du salon. L'un d'eux dit à l'autre : — Voilà deux voix délicieuses! — Je

gage, à discrétion (dit le comte *Stanislas*), que celle qui a la voix douce est blonde, charmante et tendre. Je gage, à discrétion, que l'autre est brune, éveillée, volage. — Je gage que la voix douce est brune (répondit le jeune prince *Sigismond*) ; que la voix argentine est blonde, et que toutes deux sont des femmes de vingt-cinq ans, d'une beauté médiocre. Chacun des deux posa sa gageure ; puis, s'étant informés de la maison, ils y entrèrent.

Madame Janus les reçut. Elle les écouta, sourit, en leur disant : — Ce n'est pas tout, Messieurs ; il faut deviner les deux cantatrices, au milieu du groupe de leurs compagnes. (C'étaient Muscadine, Abricote, Piédalouette et Félicité).

En voyant sept jeunes personnes charmantes, les deux seigneurs étrangers parurent dans le plus grand étonnement !... — Madame (dit le jeune prince), il faut ici fermer les yeux, pour ne pas être ébloui. Je confesse, que je ne puis reconnaître, à la figure, celles qui ont chanté. Le comte, après un long examen, en dit autant. Les jeunes personnes sourirent. Madame Janus les fit toutes sortir, et d'une pièce voisine, Mascadine fit entendre les sons d'une voix brillante, en chantant le rôle d'Euridice.

— Ce n'est pas celle-là (dirent les deux Polonais).

Abricote chanta une ariette de *Zémire-Azor*.

— Ni celle-ci (dirent les Polonais).

Grenade chanta une scène du rôle d'*Alceste*.

— Ce n'est pas une des nôtres (s'écrièrent les étrangers).

Piédalouette chanta une ariette de *Nina*.

— Ni celle-ci.

Félicité se fit entendre. C'était un son de voix doux, mélodieux.

Les Polonais hésitèrent. Elle continua, et ils assurèrent que ce n'était pas une de leurs cantatrices.

Enfin Génétine et Soucie exécutèrent les morceaux que voici.

Génétine.

C'est pour vous même
Que je vous aime :
Par ma langueur,
A votre cœur
Je voulais plaire :
Si la gaîté,
Si le mystère,
L'agilité,
L'activité,
L'aménité
De caractère,

Conviennent mieux;
J'espère,
L'avoir à vos yeux?
Mais au contraire,
Si la rigueur
Si la pudeur
Sévère,
Devaient faire
Votre bonheur,
Je sens mon cœur;
Il gémira,
Ressentira
La gène amère;
Mais il se soumettra,
Déguisera
Une flamme si chère,
Comme il pourra.

Soucie. Fille charmante!
Ta voix touchante
Rend un époux
A celle que ce rendez-vous
Avait trahie;
Et Rosalie
Fixant mon cœur,
Est son vengeur.

Génétine. Quoi! déjà volage!
Déjà vous cessez
De me rendre hommage.

Et vous l'adressez
A celle que vous délaissez !
Reconnaissez l'objet qu'outrage
Votre légèreté !
Ursule a chanté,
Elle vous a dompté
Par sa mélodie !
Dites je vous prie,
Est-il beauté
Plus accomplie ?
Je vous défie
De me citer,
De me vanter,
Femme jolie
A l'égaler ?

Soucie. Cette voix si tendre,
Je n'ai pu l'entendre,
Sans être touché !...
J'ai cherché,
D'étrange sorte,
Un bonheur lointain,
Qu'à ma porte
J'avais sous la main.

Autre mode.

Mon cher époux !
Pardonnez-vous
La tromperie
Que Rosalie
Vous fait pour nous
De vous déplaire

J'avais bien peur !
Elle et ma sœur
Ont voulu faire
Ce tour menteur !
De mon scrupule
Elles ont ri :
Mais un mari,
Peut se fâcher
Qu'on dissimule
Pour le toucher !

— Les voilà ! les voilà ! (s'écrièrent les deux étrangers).

— Une des deux va paraître : devinez-là ? (dit Madame Janus, qui possédait au suprême degré l'art d'exciter l'intérêt, par les retards)... Elle amena Génétine.

A son air modeste ; à ses regards tempérés par la timidité, le jeune prince lui donna la voix douce, et son cœur. Le comte plus expérimenté, la fit rire. Génétine voulut le faire, en chantant une ariette, tirée d'une pièce non encore jouée, et mise en musique par son maître.

En vérité, Monsieur, plaisante !
Hé oui, vraiment, ce ton m'enchante !
Le fat ! me donne mon congé...
Bien obligé !
Ha ! pauvre amante !
Il a changé,

S'est dégagé !
Avec une infante
Il s'est arrangé !
(pleurant). Ha ! ha ! ha ! *(riant)*. Ha ! ha ! ha !

Il n'a pas ménagé
Une flamme naissante !
Il a négligé
Affligé,
Dérangé,
Ravagé
Le cœur qu'il a plongé
Dans une douleur étonnante ?
(pleurant). Ha ! ha ! ha ! *(riant)*. Ha ! ha ! ha !

Je rédige,
Je transige,
Et j'exige
Qu'on fustige,
Après l'avoir interrogé,
Cet amant si mal dirigé !
C'est un vertige,
Que le pauvre homme a ;
(pleurant). Ha ! ha ! ha ! *(riant)*. Ha ! ha ! ha !
Je le plante là ! *(Elle sort)*.

Le comte assura, qu'il reconnaissait sa belle à sa voix argentine... — Vous auriez perdu (s'écria le jeune prince), vous avez dit qu'elle était brune !

Madame Janus leur conseilla d'attendre. Elle fit entrer Soucie. Au son de sa voix parlée, les Polonais s'accordèrent à lui donner l'organe le plus

doux : mais alors, le comte avait doublement perdu. Le jeune prince lui fit grâce du prix de la gageure à discrétion, qu'il aurait pu fixer très-haut, et demanda seulement le privilége du choix (car il se croyait dans une maison de plaisirs faciles). Madame Janus, qui lut dans sa pensée, lui donna les éclaircissements nécessaires. — Hé bien, je persiste à demander le choix (répondit-il), pour faire à Mademoiselle tout le bien que je pourrai! Le comte s'empressa d'y consentir : car il préférait Génétine : de sorte que les deux hommes furent d'accord.

Ils demandèrent ensuite, s'ils ne pourraient pas avoir leurs belles pour cantatrices? Madame Janus leur apprit alors, qu'elle ne confiait ses élèves, surtout aux jeunes gens, qu'après un dépôt réel et solide, qui répondit des événements, si elles étaient trompées, par un perfide ou un téméraire. Elle exigea le fonds de douze mille livres de rentes. Elle ne s'attendait pas à se voir prise au mot! Les seigneurs polonais, tous deux excessivement riches, offrirent également de déposer, avant que d'obtenir la société de leurs belles; et cette affaire fut remise au lendemain.

Madame Janus les avait presque oubliés, lorsqu'ils reparurent, avec cinq de leurs compatriotes,

des plus riches familles du pays. Ces nouveaux venus firent chanter les cantatrices, et choisirent chacun celle qui leur convenait. Félicité eut un jeune homme, encore sous la conduite de son gouverneur; Abricote un célibataire de trente-cinq ans, Piédalouette, un officier de vingt-cinq; Grenade, un prince R—l; et Muscadine, un seigneur Russe.

On effectua les sept dépôts le jour même. Les conditions furent, que les amants pourraient emmener les belles dans leurs pays; à condition de les bien traiter, de les défrayer, de leur faire un sort, et, dans le cas d'un sujet de plainte légitime, comme renvoi, injures, mauvais procédés, ou la maternité, de leur laisser le dépôt, sans avoir d'autre arbitre que Madame Janus.

Tout étant ainsi disposé, la maman laissa librement voir ses élèves; jusqu'au départ. Aucune ne devint enceinte à Paris; mais comme toutes écoutèrent leurs amants; les dépôts furent gagnés, les amans le reconnurent, et l'argent fut placé. Une condition nouvelle, agréée de toutes les parties, c'est que les rentes resteraient sous la tutelle de Madame Janus.

Tous les amants emmenèrent leurs cantatrices. Grenade et Muscadine, qui étaient sœurs, et qui

connaissaient leur mère, se sont mariées à Varsovie, et sont revenues à Paris, avec leurs maris, et chacune trois enfants. Elle ont fait la consolation de la papetière.

Soucie et Génétine, sont comtesse et princesse, en Pologne.

Félicité jouit du même bonheur.

Abricote et Piédalouette ont été les moins fortunées. Leurs amants voulurent les vendre à la charge de retirer leurs dépôts, dont se chargeraient les nouveaux amants. Mais ceux-ci ne purent jamais plaire. Abricote et Piédalouette vendues, pour ainsi dire, prirent la fuite, arrivèrent à Berlin, où le directeur de la troupe française de comédiens, les fit passer pour des actrices : elles revinrent à Paris, où elles se sont mariées, l'une à un marchand drapier et l'autre à un notaire.

Nous terminons ici l'histoire des cantatrices de Madame Janus, et nous allons parcourir sa quatrième classe.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

